

JEAN BOUTIER

*L'institution politique du gentilhomme. Le «Grand Tour» des jeunes nobles florentins en Europe, XVIIe – XVIIIe siècles*

1. – Étudiant le séjour des jeunes nobles originaires d'Europe centrale dans les collèges de l'Italie centro-septentrionale, Gian Paolo Brizzi a remarqué que les nobles de la péninsule italienne n'auraient que fort rarement pratiqué le voyage d'éducation à travers l'Europe. «Più ridotto [à la différence des voyages anglais, allemands, français ou espagnols], appare il fenomeno per i giovani della nobiltà italiana che, pur avendo una forte mobilità all'interno degli stati della penisola, raramente compiono il viaggio d'istruzione in un Paese transalpino»<sup>1</sup>. A la place des milliers étudiants d'origine allemande qui fréquentent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles les universités de Sienne ou de Pérouse, Brizzi peine à trouver quelques dizaines d'Italiens inscrits à la même période aux universités de Vienne, de Bâle, voire d'Innsbruck. Certes, le lieu d'observation – l'université – n'est pas nécessairement le mieux choisi pour conclure à l'inexistence de cette pratique culturelle. Mais, plus que les données empiriques, c'est une conception non explicitée de la noblesse italienne qui semble emporter la conviction de l'auteur, comme si, dans une période de repli de l'Italie sur elle-même, son enracinement patricien la rendait incapable non de s'expatrier – situation dont elle a de longue date l'habitude – mais d'affronter, en tout petits groupes, une culture de cour qui lui serait étrangère, alors que l'Italie en est l'un des creusets. Le présupposé est largement répandu, et ancien; il se rencontre dès le siècle des Lumières, puisque Montesquieu note, dans son «voyage de Gratz à La Haye» que la fierté des princes romains «vient de ce qu'ils n'ont point voyagé»<sup>2</sup>. Or les

---

<sup>1</sup> G.P. BRIZZI, *La pratica del viaggio d'istruzione in Italia nel Sei-Settecento*, in «Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento», II, (1976), p. 204.

<sup>2</sup> CHARLES DE SECONDAT, baron de MONTESQUIEU, *Voyages en Europe*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 284.

historiens qui se sont attachés à étudier les voyages d'éducation à l'époque moderne, s'ils mettent au premier plan les Anglais, les Allemands, les Hollandais, mais aussi les Danois, les Hongrois, les Polonais ou les Scandinaves, ne nient pas pour autant l'existence du voyage d'éducation parmi les nobles italiens. Tout au plus auraient-ils été moins nombreux que les autres: «It seems possible, remarque ainsi John Stoye, that fewer Italians, Spaniards and French attempted this sort of educational travells to other parts of Europe»<sup>3</sup>.

Le voyage nobiliaire italien n'est pas, en effet, une réalité facilement perceptible. A la différence, par exemple, des voyageurs anglais dont les passeports sont fréquemment transcrits sur les registres du Conseil privé<sup>4</sup>, ou des voyageurs d'Europe du Nord qui figurent en très grand nombre sur les matricules des nations étrangères de plusieurs universités, aucune source massive ne vient témoigner du départ ou du passage des nobles italiens. La dispersion d'une information émiétée fait ainsi perdre toute visibilité immédiate à leurs voyages d'éducation. Pourtant, les études sur les familles aristocratiques italiennes mentionnent de temps à autres, au détour de quelque fragment biographique, tel ou tel voyage au delà des Alpes<sup>5</sup>, sans pour autant faire référence à une pratique établie et codifiée; l'allusion au «grand tour», c'est-à-dire à la forme anglaise du voyage d'éducation, n'est, dans le meilleur des cas, qu'une étiquette commode, dénuée de toute valeur interprétative. Il faut en fait un long travail d'investigation dans des fonds d'une extrême diversité pour pouvoir affirmer qu'il ne s'agit point de faits isolés, mais bel et bien d'une pratique éducative solidement instituée dans la haute noblesse italienne, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle.

Je me limiterai ici à un groupe social restreint, les jeunes nobles de la ville de Florence. La documentation qui les concerne est certes d'ampleur et de nature inégale. Souvent, leur voyage n'est connu que par quelques traces, un bilan des lettres de changes payées sur diverses places pour Lorenzo Strozzi (octobre 1695-mai 1698)<sup>6</sup>, une mention dans un registre français de passeports pour un

---

<sup>3</sup> J. STOYE, *English travellers abroad, 1604-1667*, New Haven, Yale University Press, 3<sup>e</sup> éd., 1989, p. X.

<sup>4</sup> Par exemple, M.W. WALLACE, *The life of Sir Philip Sidney*, Cambridge, Cambridge University Press, 1915, p. 114.

<sup>5</sup> Par exemple, P. MALANIMA, *I Riccardi di Firenze. Una famiglia e un patrimonio nella Toscana dei Medici*, Florence, Olschki, 1977, pp. 177-178; P. HURTUBISE, *Une famille témoin: les Salviati*, Città del Vaticano, Biblioteca apostolica vaticana, 1985, pp. 447-451; M. CAFFIERO, *Neri Corsini*, in *Dizionario biografico degli italiani*, Rome, Istituto della enciclopedia italiana, 1983, XXIX, p. 651.

<sup>6</sup> AS FI, *Carte Strozziiane*, Serie quinta, 1171, ins. 29: instruction pour le voyage; compte final des sommes engagées.

Cambi<sup>7</sup>, dans une correspondance ou un *libro de ricordi* pour Bartolomeo Corsini (1699-1701?)<sup>8</sup> ou Vincenzo Maria Riccardi (mai 1725-1729)<sup>9</sup>. Parfois, une documentation plus ou moins continue permet de suivre les voyageurs tout au long de leur déplacement, une correspondance régulièrement échangée pour Neri Corsini (1709-1713)<sup>10</sup>, un livre de comptes détaillé pour Giovan Vincenzo Salviati (mai 1713-fin 1715)<sup>11</sup>, un véritable *diario di viaggio* pour Roberto Pucci (1657-1661)<sup>12</sup>, Bartolomeo et Lorenzo Corsini (1752-1755)<sup>13</sup>, et

---

<sup>7</sup> ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, Paris, *Mémoires et Documents*, France, 309, f. s 142-252, 1712 : Cambi, gentilhomme florentin, accompagné d'un serviteur, vient de Londres, et compte se rendre en Hollande par la Flandre; je n'ai pas pu identifier plus précisément le personnage. Lucien BÉLY, à l'amitié duquel je dois cette information, a présenté une analyse d'ensemble de ce document: *Espions et ambassadeurs au temps de Louis XIV*, [Paris], Fayard, 1990, pp. 628-633; ce mémoire enregistre ainsi la demande d'au moins 76 gentilhommes étrangers, venant à Paris faire leurs «exercices».

<sup>8</sup> BIBLIOTECA DELL'ACCADEMIA DEI LINCEI E CORSINIANA (désormais BIBL. CORS.), *Archivio Corsini*, 2473 bis, lettre de Filippo Corsini à son frère, le cardinal Lorenzo Corsini, 25 novembre 1699: «Io mi vado immaginando che a S. Giovanni a due anni possa esser qui di ritorno Bartolomeo (...) e già che il di lei sentimento mi pare che sia il tempo si deva dargli moglie, e passando presto due anni, non stimo improprio il cominciare a discorrerne (...)», citée par R. AGO, *Carriere e clientele nella Roma barocca*, Bari, Laterza, 1990, pp. 164-165; la même lettre est citée une autre fois par R. Ago, avec la date du 11 avril 1702 (p. 9); il ne m'a pas été possible de contrôler sur le document lui-même, et donc de fixer avec certitude la date du voyage. Aucune allusion à ce voyage, en revanche, ne figure dans l'article de V. SCIUTTI RUSSI, *Bartolomeo Corsini*, in *Dizionario biografico degli italiani* ... cit., XXIX, pp. 612-617.

<sup>9</sup> AS FI, *Riccardi*, 144, «Libro di ricordi C di casa Riccardi».

<sup>10</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, lettres de Neri Corsini à son frère Bartolomeo, mai 1709-juillet 1713; les 143 lettres conservées ont toutes été écrites durant le tour d'Europe. Cfr. M. CAFFIERO, *Neri Corsini* ... cit., p. 651.

<sup>11</sup> *Archivio Salviati* (déposé auprès de la Scuola Normale Superiore, Pise), I: 57, ins. 7; n'ayant pas encore pu consulter le document original, je suis ici l'analyse faite par P. HURTUBISE, *Une famille témoin* ... cit., pp. 447-451.

<sup>12</sup> AS FI, *Mediceo del principato*, 6381, ins. 2, 106 feuilles; ce voyage a fait l'objet du mémoire de maîtrise de L. THILLARD, *Le voyage de Ruberto Pucci. Étude d'un manuscrit florentin du XVII<sup>e</sup> siècle*, Université de Bordeaux III, 1991, dactyl., 210 p.

<sup>13</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, *Giornale del viaggio fatto dagli Ece[ellentiss]mi sigg.ri principe D. Bartolomeo e gran priore Don Lorenzo Corsini in compagnia dell' Ill. mo Sig. cavaliere Gaetano Pecci loro camerata in Austria, Prussia, Danimarca, Inghilterra, Francia, Spagna (sic), ecc. dal 1752 al 1755*, 253 feuilles plus appendices. Le journal peut être confronté aux lettres adressées par Lorenzo et Bartolomeo à leur père Filippo et à leur oncle, le cardinal Neri: BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2497, ter (1752-1754) et 2497/4 (1754-1757). Cfr. F. MORANDINI, *Vienna alla metà del secolo XVIII nella descrizione del manoscritto 684 dell' Archivio di Stato di Firenze*, in «Mitteilungen des österreichischen Staatsarchivs», XXXI, (1978), pp. 121-135, et J. KOLLMANN, *Praba vpolovine 18. Století ocima italské ůch cestovatelů*, in «Pražský Sborník Historický», XVI (1983), pp. 119-130 (avec résumé en allemand); je dois la connaissance de cette étude à l'amitié de Jean-Pierre Cavaillé.

Ferdinando Ximenès d'Aragona (1766-1769)<sup>14</sup>. Cas exceptionnel, enfin, une documentation qui combine divers récits de voyage, plusieurs correspondances et des livres de comptes, permet une analyse très approfondie des deux voyages du marquis Francesco Riccardi (1665-1669), que cet article ne pourra qu'ébaucher<sup>15</sup>. Dans l'état actuel de notre information, c'est ainsi un corpus d'une dizaine de voyages, effectués par de jeunes nobles florentins dans les années 1630-1770, qui a pu être réuni.

---

<sup>14</sup> BNCF, ms. *Panciatichi*, 191, *Giornale del viaggio fatto dall'Illustrissimo sig.re marchese cavaliere Ferdinando Ximenès d'Aragona, con tutte le riflessioni fatte sopra le costumanze, e cominciato questi di 4 dicembre 1766, 2 plus 73 f.º*.

<sup>15</sup> Les voyages d'éducation de Francesco Riccardi sont les mieux connus de ceux effectués par les jeunes aristocrates florentins; la documentation, très éparse, comporte à la fois le brouillon du journal de voyage tenu par son précepteur Alessandro Segni, la version définitive du journal, la correspondance de Francesco avec le prince Leopoldo de' Medici, la correspondance de son précepteur avec le même Leopoldo ainsi que diverses autres correspondances, la comptabilité, enfin, d'une partie du voyage.

Francesco Riccardi effectue en fait deux voyages: le premier le conduit en France, Pays-Bas, Allemagne, Bohême, Autriche, Italie (19 octobre 1665 – la relation s'arrête le 16 mars 1667, à Lodi); le second, à travers la France, le conduit en Angleterre puis, à nouveau par la France, jusqu'en Espagne et au Portugal, avec retour en Italie par le sud de la France (21 octobre 1668 – 5 août 1669). Aucun des récits conservés n'est absolument complet, et certaines lacunes ne peuvent pas être comblées en croisant les documents.

#### *Premier voyage*

a. BNCF, ms., *Nuove accessioni*, 665, *Diario del viaggio d'Europa fatto dal sign[or] M[arche]se Francesco Riccardi dal 1665 al 1667*, non paginé. Il s'agit des notes, prises sans doute au jour le jour, qui ont permis la rédaction du journal définitif, conservé à la Biblioteca Riccardiana. Aucune note du 5 octobre au 5 décembre 1666. Le texte s'arrête le 16 mars 1667, à Lodi.

b. BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2296, 296 f.º, 19 octobre 1665 – 7 août 1666; ms. 2297, 391 f.º, 7 août 1666 – 16 février 1667 (le texte s'arrête à Trento; il est plus bref que les notes elles-mêmes de Segni. Aucun des volumes ne porte un titre particulier).

c. BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, lettres échangées entre Francesco et le prince Leopoldo (lettres envoyées: f.º 1-132; lettres reçues, f.º 132-217).

d. Lettres envoyées par Alessandro Segni au prince Leopoldo, BNCF, Voghera, 29 octobre 1665 (*Aut. Palat.*, V, n. 92), Chambéry, 12 novembre (*Aut. Palat.*, V, n. 93), Lyon, 19 novembre (*Aut. Palat.*, V, n. 94), 11 décembre (*Galileiani*, 277, f. 221), Paris, 1er janvier 1666 (*Galileiani*, 277, f. 227), 15 janv. (*Aut. Palat.*, V, n. 84), 21 janvier (*Aut. Palat.*, V, n. 95), 29 janvier (*Aut. Palat.*, V, n. 96), 5 février (*Aut. Palat.*, V, n. 97), 12 février (*Aut. Palat.*, V, n. 83), 19 février (*Aut. Palat.*, V, n. 98), 26 février (*Galileiani*, 277, f. 246), 2 avril (*Galileiani*, 277, f. 265), 9 avril (*Aut. Palat.*, VIII, n. 80), 16 avril (*Aut. Palat.*, V, n. 85), 25 avril (*Galileiani*, 277, f. 273), 30 avril (*Aut. Palat.*, V, n. 86), 7 mai (*Aut. Palat.*, V, n. 87), 21 mai (*Aut. Palat.*, V, n. 99), Cambrais, 8 juin (*Aut. Palat.*, V, n. 100), Amsterdam, 1er juillet (*Aut. Palat.*, V, n. 101), 23 juillet (*Galileiani*, 277, f. 333), Prague, 18 septembre (*Aut. Palat.*, V, n. 102), Vienne, 6 novembre (*Galileiani*, 277, f. 352), 13 novembre (*Aut. Palat.*, V, n. 102 bis), 26 novembre (*Aut. Palat.*, V, n. 103), 8 janvier 1667 (*Aut. Palat.*, V, n. 104), 15 janvier (*Aut. Palat.*, V, n. 105).

Cette soudaine émergence documentaire ne doit pas pour autant conduire à conclure que le voyage d'éducation nobiliaire serait une sorte de spécialité florentine<sup>16</sup>. Contentons-nous, pour l'instant, de quelques indices épars. A Venise, en 1606, Vincenzo Giustinian, *marchese di Bassano*, entreprend un long voyage à travers Allemagne, Pays-Bas, Angleterre et France<sup>17</sup>. A Parme, le prince Alessandro Farnese, entre novembre 1660 et novembre 1665, parcourt la France, les Flandres, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Espagne<sup>18</sup>. Le lucquois

e. Lettres adressées à A. Segni. Très nombreuses, et conservées dans diverses archives, elles ont été partiellement publiées: lettres du prince Leopoldo (AS FI, *Riccardi*), par S. CAMERANI, *Amicizie e studi di Leopoldo de' Medici in un suo carteggio con Alessandro Segni*, in «Archivio storico italiano», XCVII (1939), pp. 32-40; lettres de Carlo Dati (Bibl. Cors., *Archivio Corsini*), par F. MASSAI, *Le "Origini italiane" del Menagio e l'"Etimologico toscano" degli Accademici della Crusca. Undici lettere di Carlo Dati ad Alessandro Segni (1665-1666)*, in «Rivista delle Biblioteche e degli Archivi», XXVIII, (1917), pp. 1-22; lettres de Lorenzo Magalotti (Bibl. Cors., *Archivio Corsini*), par Ferdinando Massai, *Sette lettere di Lorenzo Magalotti al cav. Alessandro Segni (1665-1666)*, *ibid.*, XXVIII, (1917), pp. 121-139; XXIX, 1918, pp. 39-47.

f. BIBLIOTECA MEDICEA LAURENZIANA, Firenze, ms. *Redi*, 225, *Registro delle lettere scritte dal S.r Alessandro Segni e dal S.r Marchese Fran[ces]co Riccardi a Francesco Redi*; quelques brefs extraits de ces lettres sont publiés in *I Riccardi a Firenze e in villa. Tra fasto e cultura. Manoscritti e piante*, Firenze, *Biblioteca Riccardiana*, 26 marzo - 26 maggio 1983, Florence, Centro Di, 1983, pp. 122-126.

#### Deuxième voyage

a. [Voyage du marquis Francesco Riccardi], BIBLIOTECA RICCARDIANA, ms. 2298 - 2299 - 2298, 171 f.<sup>s</sup>, 15 décembre 1668 – 8 avril 1669: le journal ne commence que lorsque Francesco est à Calais; les f.<sup>s</sup> 1-128r ont été édités par W. E. Knowles Middleton, *Marchese Francesco Riccardi e Alessandro Segni in England in 1668-69 – Segni's diary*, in «Studi secenteschi», XXI (1980), pp. 187-279.

- 2299, 290 f.<sup>s</sup>, 8 avril 1669 – 5 août 1669;

b. AS FI, *Mannelli Galilei Riccardi*, 449, ins. 4, *Quaderno delle spese che si faranno per servizio dell'Il[lu]striss[im]o marchese Francesco Riccardi nel viaggio d'Inghilterra, tenuto per mano d'Agostino Peretolani*, 192 f.<sup>s</sup>.

c. Cinq lettres adressées par le marquis Riccardi au chanoine Lorenzo Panciatici: BIBLIOTECA MORENIANA, Firenze, ms. *Palagi*, 382 R, ins. 14-19.

d. Lettres adressées par Alessandro Segni au prince Leopoldo, BNCF, Beauvais, 8 décembre 1668 (*Aut. Palat.*, V, n. 106); Londres 20/10 janvier 1668 [=1669] (*Galileiani*, 278, f. 123), Paris, 8 mars (*Aut. Palat.*, V, n. 109).

<sup>16</sup> «I viaggi frequenti nei paesi d'Europa (...) erano quasi di prammatica alla corte medicea», selon A. MAINETTI, *Angelo Maria Querini in viaggio per l'Europa (1710-1714)*, in *Miscellanea queriniana a ricordo del II centenario della morte del cardinale Angelo Maria Querini*, Brescia, tip. Geroldi, 1961, pp. 235-236.

<sup>17</sup>E. RODOCANACHI, *Aventures d'un grand seigneur italien [le marquis Vincenzo Giustinian] à travers l'Europe, 1606. Relation [de Bernardo Bizoni] mise en français et annotée par ...*, Paris, Flammarion, 1899, pp. IX-322; le manuscrit du voyage est actuellement conservé à la Bibliothèque apostolique Vaticane.

<sup>18</sup>G. CASTELLI, *Itinerario et sincero racconto del viaggio fatto dall'Altezza serenissima del signor*

Francesco-Maria Fiorentini voyage à travers l'Europe de 1724 à 1728<sup>19</sup>. L'auteur, anonyme, des conseils à Lorenzo Strozzi fait également allusion aux voyages des nobles génois. Au delà d'une riche gerbe de témoignages, une enquête ainsi élargie inviterait, sans aucun doute, à différencier, à distinguer, selon les villes, selon les temps ... L'enquête, même limitée au cas florentin, autorise malgré tout quelques leçons importantes. En n'étant pas rétive à une pratique qu'ont adoptée la presque totalité des noblesses européennes, l'Italie manifeste ainsi son appartenance continuée à un espace politique où, face à la domination des grandes monarchies territoriales, elle n'occupe plus toutefois qu'une place, si ce n'est marginale, du moins subordonnée. Pratique culturelle bien évidemment, le voyage nobiliaire est aussi un élément d'un processus politique, celui qui permet de parfaire la formation des élites du pouvoir. A travers le voyage, la culture politique livresque, issue des descriptions des états par Botero et ses successeurs, est soumise à l'épreuve du terrain. Il semble difficile de comprendre l'œuvre politique de Côme III en Toscane en dehors de toute référence extérieure, en oubliant que le grand-duc lui-même, et nombre de ses proches, ont arpenté l'Europe avant d'exercer le pouvoir<sup>20</sup>. En apparence anecdotique et latérale, l'étude des voyages de formation de la noblesse retrouve ainsi en fin de parcours les plus vastes thématiques du fonctionnement et de la dynamique des systèmes politiques: étape finale de l'apprentissage des réalités politiques du moment, il permet d'approcher directement ceux qui exercent le pouvoir et d'établir des liens personnels qui, peu à peu, se transforment en réseau ; source de méditations prolongées sur des situations différentes ou soumises à modification, il constitue un vecteur essentiel de dissémination des innovations politiques dans l'Europe d'Ancien Régime.

2. – Il est difficile de suivre pas à pas la constitution et l'institutionnalisation du voyage nobiliaire d'éducation à Florence. Dans les années 1630, Vincenzo

---

*prencipe di Parma Alessandro Farnese per la Francia, Inghilterra, Olanda, Fiandra e Spagna etc.*, Venise, Pinelli, 1666, 208 pp.; le texte intégral du «diario» a été édité par M. DESIDERI, *Itinerario o sincero racconto del viaggio fatto da G. Castelli ... Cronaca inedita degli anni 1656-1670*, illustrata e pubblicata da ..., Spolète, Panetto e Petrelli, 1905, XXII-128 pp. Sur les Farnese, cfr. E. NASALI ROCCA, *I Farnese*, Milano, Dall'Oglio, 1969.

<sup>19</sup> G. SFORZA, *Viaggi di due gentilhuomini lucchesi del secolo XVIII*, in «Memorie della Reale accademia delle scienze di Torino», serie II, LXIII (1911-1912), pp. 117-207.

<sup>20</sup> Sur cette expérience politique, cfr. *La Toscana nell'età di Cosimo III, Atti del convegno Pisa-San Domenico di Fiesole (FI), 4-5 giugno 1990*, a cura di F. ANGIOLINI - V. BECAGLI - M. VERGA, Florence, Edifir, 1993, en particulier les remarques d'Elena Fasano Guarini, pp. 122, et l'étude de Daniela Lombardi.

Capponi (1605-1688), fils du marquis Bernardino, effectue un long voyage à travers l'Espagne, la France, les Flandres, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche; seule la partie du «diario» concernant le séjour à Bruxelles, puis le voyage à Vienne et le séjour dans cette ville (juillet 1634-mai 1635) est actuellement connue<sup>21</sup>. Mais l'âge de Vincenzo, qui atteint ses trente ans alors qu'il rentre à Florence, permet-il de considérer ce voyage comme un véritable «grand tour» d'éducation? Quelques années plus tard, en 1646, une relation détaillée décrit le voyage accompli par le jeune Francesco Guadagni, en compagnie de Carlo et Giulio Gherardi, de Paris à Bruxelles «per andare a vedere e paesi della Fiandra» (avril-juin 1646)<sup>22</sup>; Guadagni, qui n'a pas encore dix neuf ans, est à l'évidence un tout jeune homme; son voyage, beaucoup plus long, traverse vraisemblablement plusieurs pays, sans que nous en puissions connaître les intentions. Nous ne quittons le domaine des documents incomplets qu'avec le voyage de Roberto Pucci qui effectue, de 1657 à 1661, un véritable «grand tour» d'Europe en compagnie de Filippo Acciaiuoli et de Vieri Guadagni. Les «tours» indiscutablement éducatifs se succèdent dès lors, signe que la pratique est désormais adoptée par la haute noblesse florentine.

Si nous retenons pour le moment cette chronologie, qui situe les débuts, incertains, des «grands tours» florentins dans les années 1620-1630, puis leur consolidation au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, sans doute après la signature des paix de Westphalie, qui mettent fin aux graves conflits qui ont ravagé l'Europe centrale, la pratique florentine apparaît singulièrement décalée par rapport à celle des autres noblesses européennes. Au premier chef, par rapport à la noblesse anglaise, sans doute la première à se lancer à la découverte de l'Europe dès les années 1530, alors que s'affirment le nouvel état national, avec sa diplomatie et son administration, et le modèle du *gentleman* qui, pour servir son prince, doit connaître les langues étrangères, posséder une large information sur les systèmes politiques et les institutions des principaux états. «Molte delle qualità migliori di un gentiluomo potevano, anzi, essere acquisite soltanto a l'estero (...) a Parigi o a Firenze, (...) in Francia e in Italia.»<sup>23</sup> Le décalage est

---

<sup>21</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, V. CAPPONI, *Diario del viaggio nei Paesi Bassi e in Austria* (1er juillet 1634-23 mai 1635). Le texte a fait l'objet d'une étude minutieuse, accompagnée de la publication de quelques extraits: S. CAROTI, *Il diario di viaggio nei Paesi Bassi e in Austria (1634-1635) di Vincenzo Capponi, nobile fiorentino*, in «Accademie e Biblioteche d'Italia», LXVIII (1980), pp. 109-132. Cfr. M. CAPUCCI, *Vincenzo Capponi*, in *Dizionario biografico degli italiani* ... cit., 1976, XIX, pp. 99-100.

<sup>22</sup> BIBLIOTECA MORENIANA, Firenze, ms. 314, ins. 3, f.<sup>o</sup> 38r-44v, *Descrizione del viaggio fatto da Parigi a Brusselle in Fiandra l'anno 1646*.

identique avec la noblesse impériale, ou la noblesse française, qui se lancent toutes deux dans le voyage étranger dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, suivies de près des élites des toutes jeunes Provinces-Unies<sup>24</sup>. Décalage également par rapport aux nobles de l'Europe du Nord ou du Centre: les voyages à l'étranger sont une pratique courante dans la haute noblesse danoise dès les années 1580 et, au plus tard au début du XVII<sup>e</sup> siècle, des nobles de Bohême et de Pologne arrivent à leur tour en France<sup>25</sup>. Seule la noblesse russe tardera à se lancer sur les routes européennes, jusqu'à ce que, à partir des années 1740, elle adopte elle aussi la pratique du «grand tour»<sup>26</sup>.

S'agit-il d'un décalage florentin, ou plus largement italien? La question est d'importance, même si une réponse ne peut être donnée pour l'instant. Selon l'ambassadeur anglais en résidence à Venise au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Sir Henry Wotton, les jeunes nobles vénitiens, devenus «more subject than they were to novelty and motion», commenceraient à être attirés par l'étranger, et à voyager en Europe<sup>27</sup>. Ils abandonneraient ainsi les voyages qui, depuis le Moyen Age, les conduisaient à travers la Méditerranée orientale, d'une place marchande à une autre, ou d'une forteresse à une autre, au service de la Sérénissime dans le *stato do mar*, pour partir dans la direction opposée, vers l'Europe centrale et

<sup>23</sup> L. STONE, *La crisi dell'aristocrazia. L'Inghilterra da Elisabetta a Cromwell*, Turin, Einaudi, 1972, p. 757 (éd. anglaise, Oxford, 1965).

<sup>24</sup> H. KÜNHIL, *Die adelige Kavaliertour im 17. Jahrhundert*, in «Jahrbuch für Landeskunde von Niederösterreich», n. s., XXXVI (1964), pp. 364-384; E.M. CZAKY-LOEBENSTEIN, *Studien zur Kavaliertour österreichischer Adeliger im 17. Jahrhundert*, in «Mitteilungen des Istituts für Österreichische Geschichtsforschung», LXXIX (1971), pp. 408-434; W. FRIJHOFF, *Étudiants étrangers à l'académie d'équitation d'Angers au XVII<sup>e</sup> siècle*, in «LIAS», IV (1977), pp. 13-27; A. FRANK VAN WESTRIENEN, *De Groote Tour. Tekenning van de educatiereis der Nederlanders in de Zeventiede eeuw*, Amsterdam, Nord-Hollandische uitgeverij, 1983, 385 pp.; curieusement, il n'existe pas actuellement d'étude d'ensemble du voyage nobiliaire français: la pratique en est pourtant attestée par les contemporains, tel F. de LA NOUE, *Discours politiques et militaires*, Genève, Droz, 1967, pp. 147-148.

<sup>25</sup> S. BAGGE, *Nordic students at foreign universities until 1660*, in «Scandinavian Journal of History», IX (1984), pp. 23-24; V. HELK, *Dänische Romreisen von der Reformation bis zum Absolutismus (1536-1660)*, in «Analecta Romana Instituti Danici», VI (1971), pp. 126-129; L. MERLE, *Relation du voyage effectué dans l'Ouest de la France en l'année 1600 par un jeune gentilhomme de Bohême*, «Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest», 4e sg., 3, 1955, pp. 27-39 (voyage qui s'inscrit dans un long voyage, de 1597 à 1603, à travers l'Empire, la France, les Pays-Bas espagnols et l'Angleterre); W. FRIJHOFF, *op. cit.*, pp. 19-20.

<sup>26</sup> W. BERELOWITCH, *La France dans le "Grand Tour" des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, in «Cahiers du monde russe et soviétique», XXXIV (1993), pp. 193.

<sup>27</sup> L.P. SMITH, *op. cit.*, I, p. 319, Venise, 23 mars 1603; cette lettre est commentée par E.S. BATES, *Touring in 1600. A study in the development of travel as a means of education*, 2e éd., Londres, Century, 1987, pp. 26-27.

occidentale, celle des cours et non plus celle du commerce et de l'emprise coloniale<sup>28</sup>. A supposer que l'observation de l'ambassadeur anglais soit exacte, Florentins et Vénitiens se rallieraient en même temps à la pratique du voyage d'éducation nobiliaire, dans les premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans cette entrée en scène décalée, plusieurs éléments sont en jeu, tant sur le plan intérieur que sur le plan international. Sur le plan international d'abord. Le «grand tour» anglais, nous l'avons déjà souligné, tire l'une de ses justifications de l'existence, à l'étranger, de formes de savoir peu développées en Angleterre. Justification peu envisageable pour un voyageur italien du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, au moment où bonne part de l'Europe considère la péninsule comme le paradis de l'homme cultivé et où l'afflux de visiteurs étrangers manifeste la reconnaissance de cette domination culturelle<sup>29</sup>. Le voyage des Italiens au delà de leurs frontières dépend ainsi de la représentation que les noblesses italiennes se font des rapports entre la culture italienne et les autres cultures européennes: convaincus, jusqu'au cours de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, de leur supériorité, et de leur domination culturelles, les Italiens cultivés se mettent alors à douter de leur propre culture, jusqu'à se laisser fasciner par une culture française que Louis XIV entend désormais imposer à l'Europe<sup>30</sup>.

Cet argument, plutôt négatif, ne saurait suffire. Le voyage d'éducation nobiliaire est porté par des mutations socio-culturelles discrètes mais décisives qui transforment la société italienne au lendemain de la Renaissance. La seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle voit la diffusion, à travers toute la péninsule, d'une culture nobiliaire qui lui avait été pendant longtemps étrangère, ce que Claudio Donati appelle l'«*ideologia del gentiluomo*»<sup>31</sup>. Noblesses et patriciats découvrent alors le *cavaliere* qui, selon quelques auteurs des premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, comme Antonino Collurafi da Librizzi, se doit de voyager pour

---

<sup>28</sup> Le changement est très imparfaitement documenté par P. DONAZZOLO, *I viaggiatori veneti minori. Studio bio-bibliografico*, Roma, R. Società geografica italiana, 1929, (Memorie della Reale Società geografica italiana, XVI), 412 pp.

<sup>29</sup> L'essentiel des raisons du voyage d'Italie est donné dans un texte tardif: J. LIPSIUS, *De ratione cum fructu peregrinandi et praesertim in Italia*, Louvain, 1625, rééd. in T. VAN ERPE, *De peregrinatione gallica utiliter instituenda tractatus. Itam brevis admodum totius Galliae descriptio, et lusti Lipsii ... Epistola de peregrinatione Italica*, Lugduni Batavorum, F. Heger, 1631, pp. 106-128.

<sup>30</sup> J. F. DUBOST, *Les Italiens en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles (1570-1670)*, thèse de doctorat, université de Paris I, 1992, dactyl., pp. 122-125; surtout, F. WAQUET, *Le modèle français et l'Italie savante (1660-1750)*, Rome, École française de Rome, 1989, *passim*.

<sup>31</sup> C. DONATI, *L'idea di nobiltà in Italia. Secoli XIV-XVIII*, Bari, Laterza, 1988, chapitres 4 et 5.

se former convenablement, pour élargir ses connaissances<sup>32</sup>. Faut-il également prendre en considération des éléments à la fois économiques et socio-culturels, telle la consommation ostentatoire qui, selon Peter Burke, conquerrait les noblesses italiennes, aussi bien à Florence, qu'à Venise, Gênes, Naples ou Rome, dans les années 1590-1600<sup>33</sup>? Le voyage à l'étranger, important moyen de formation, devrait dès lors être aussi appréhendé à travers le registre de la distinction sociale.

Cette transformation socio-culturelle influe directement sur certaines pratiques en place, comme le voyage d'éducation des grands marchands, peut-être aussi sur la *peregrinatio academica*, qui a concerné toutes les nations de la Chrétienté au Moyen Âge, et qui se poursuit encore aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>34</sup>.

Hommes du grand commerce, les Florentins du XVI<sup>e</sup> siècle ont conservé l'habitude d'envoyer leurs fils s'initier aux pratiques commerciales chez leurs parents ou associés qui résident dans une ville étrangère. Il en est ainsi des Gondi, dont les branches florentines et lyonnaises pratiquent la marchandise tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle. Après avoir sans doute étudié chez un maître d'arithmétique<sup>35</sup>, Bartolomeo di Bernardo, âgé de dix-sept ans, part en 1535 pour Séville, au comptoir de Luigi Ricasoli et de Giovan Battista Ridolfi, avant de s'installer à Naples en 1545; en 1561, son fils Bernardo, âgé de quinze ans, séjourne à Lyon chez Giacomino Pandolfini, puis rentre à Florence où il tient les écritures chez son oncle Antonio Gondi. Or, une génération plus tard, une cassure s'est produite: les frères Antonio et Giuliano di Bernardo Gondi ne partent pas apprendre le commerce, mais se rendent en septembre 1602 au «collegio dei nobili» de Bologne<sup>36</sup>. Si le séjour à l'étranger – plutôt que le simple voyage – des futurs négociants tend à disparaître en Italie au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, à l'exception des nobles-marchands génois<sup>37</sup>, il n'est pas simplement remplacé par

---

<sup>32</sup> A. COLLURAFI DA LIBRIZZI, *Il nobile veneto*, Venise, A. Muschio, 1623; cfr. D. AGUZZI BARBAGLI, *La difesa dei valori etici nella trattatistica sulla nobiltà del secondo Cinquecento*, in «Rinascimento», 2<sup>e</sup> serie, XXIX (1989), p. 413, note 178; G. BENZONI, *Antonino Collurafi*, in *Dizionario biografico degli italiani ... cit.*, XXVII, pp. 91-94.

<sup>33</sup> P. BURKE, *Conspicuous consumption in seventeenth-century Italy*, in *The historical anthropology of early modern Italy. Essays on perception and communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 146-147.

<sup>34</sup> Le phénomène a été récemment analysé, à l'échelle européenne, par D. JULIA - J. REVEL, *Les universités européennes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles. Histoire sociale des populations étudiantes*, Paris, Editions de l'EHESS, 1989, II, pp. 32-105.

<sup>35</sup> R. A. GOLDTHWAITE, *Schools and teachers of commercial arithmetic in Renaissance Florence*, in «The Journal of European economic History», I (1972), pp. 418-433.

<sup>36</sup> AS FI, *Gondi*, 271, ins. 44, pp. 43, 45, 57.

<sup>37</sup> A. FANFANI, *La préparation intellectuelle et professionnelle à l'activité économique, en Italie*,

le tour d'éducation aristocratique, car les deux réalités diffèrent en fait profondément, au delà de quelques ressemblances formelles. Les pratiques négociantes constituent ainsi une sorte de frayage au «grand tour» à l'italienne, qui ne saurait être le simple décalque des pratiques anglaises ou françaises; deux réalités nouvelles favorisent, et légitiment, l'exercice du voyage d'éducation.

Au lendemain des grandes déchirures du XVI<sup>e</sup> siècle, la diplomatie reprend ses droit en Europe; les ambassadeurs, ordinaires ou extraordinaires, résidents ou itinérants, prennent l'habitude de s'entourer de jeunes nobles désireux de s'initier sur place à la politique et aux mondanités étrangères<sup>38</sup>. En 1625, Tommaso Rinuccini, âgé de vingt-huit ans, accompagne ainsi de Rome à Paris le cardinal Francesco Barberini<sup>39</sup>. En 1670, l'abbé Lorenzo Panciatichi se rend également à Paris à la suite du marquis Bartolomei, chargé d'annoncer à Louis XIV la mort du grand-duc Ferdinand II de Médicis; ayant quitté Rome en septembre, il embarque à Livourne pour Marseille; passant par Lyon, il arrive à Paris dans les derniers jours d'octobre 1670. Mais le voyage s'affranchit alors du cadre de la simple activité diplomatique: quoique la mission soit achevée, Panciatichi obtient du cardinal Léopold l'autorisation de passer l'hiver dans la capitale française pour se consacrer à l'érudition et à la culture, puis de se rendre à Londres, où il arrive à la fin de mai 1671. De retour sur le continent, il est à Bruxelles en juillet, à Amsterdam en août, et s'en revient par Venise (octobre), réalisant ainsi un voyage de plus d'une année hors de Florence<sup>40</sup>. La pratique

---

du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, in «Le Moyen Age», LVII (1951), pp. 327-346; sur la noblesse négociante de Gênes, cf. G. DORIA, *Comptoirs, foires de changes et places étrangères: les lieux de l'apprentissage des négociants de Gênes, entre Moyen Age et âge baroque*, in F. ANGOLINI - D. ROCHE (éd.), *La culture négociante dans l'Europe moderne*, Paris, Editions de l'EHESS, à paraître.

<sup>38</sup> L'ambassadeur anglais sir Henry Wotton signale cette pratique à Venise au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle: L.P. SMITH, *op. cit.*, 1, pp. 318-319.

<sup>39</sup> *Diario o relazione del suo viaggio da Roma a Parigi ove andò in compagnia del cardinale Francesco Barberini nel 1625*, Bibl. Rinuccini, n. 176, signalé in *Ricordi storici di Filippo di Cino Rinuccini dal 1282 al 1460 con la continuazione di Alamanno e Neri suoi figli*, a cura di G. AIAZZI, Florence, Piatti, 1840, p. 167.

<sup>40</sup> Il n'existe aucun récit du voyage (septembre 1670-décembre (?) 1671) de Lorenzo Panciatichi. Un grand nombre de lettres, adressées au prince Léopold de Médicis et à Antonio Magliabecchi (toutes conservées à la BNCF), permettent toutefois de suivre ses déplacements, fort proches de ceux d'un classique «tour d'Europe». Pour les lettres adressées à Magliabecchi: ms., VIII, 1133, n. 36, 37, 39-47, 85; pour la correspondance adressée au prince Léopold: *Autografi palatini*, V, n. 140, 144, 146, 148, 149-164 et ms. *Galileiani*, 279, n. 70, 73, 80. Une partie de cette correspondance a été éditée in: L. PANCIATICHI, *Scritti vari* raccolti da C. GUASTI, Florence, Le Monnier, 1856 (les lettres envoyées de Paris, du 17 octobre 1670 au 20 mars 1671, sont aux pp. 257-280). Enfin, une partie de la correspondance reçue pendant le voyage figure in BNCF, *Panciatichi*, 264.

se maintient au début du XVIII<sup>e</sup> siècle: en janvier 1701, Ferrante Maria Capponi, âgé de dix-huit ans, accompagne avec un autre jeune noble, Giovanni Battista Cerretani, l'envoyé extraordinaire toscan auprès de la cour impériale Giuseppe Dini; il séjourne à Vienne jusqu'en juin, et peut à loisir assouvir sa «curiosità nell'osservare le cose cospicue» de la cour autrichienne<sup>41</sup>. Notons que, dans certains cas exceptionnels, certains ambassadeurs extraordinaires sont choisis parmi de très jeunes aristocrates. Il est alors difficile de séparer clairement la mission diplomatique elle-même d'un voyage d'apprentissage: c'est le cas du marquis Giovan Vincenzo Salviati, envoyé à vingt ans auprès du roi d'Angleterre à peine rétabli sur son trône en 1661 (12 janvier-28 avril 1661), de son fils Antonino – il a vingt-quatre ans –, envoyé à l'automne 1683 en France et en Flandre, ou de Gregorio Salviati, envoyé en France et en Espagne au printemps 1747 à l'âge de vingt-cinq ans<sup>42</sup>.

Deuxième innovation: les voyages princiers. En Toscane, les jeunes princes n'ont pas précédé les jeunes nobles sur les routes d'Europe, mais le voyage princier, qui apparaît en même temps que le voyage aristocratique, confère légitimité et prestige au voyage d'éducation. Le premier voyage princier à l'étranger est celui du grand-duc Ferdinand II qui, avant de prendre personnellement le pouvoir sur le grand-duché, effectue, de février à juillet 1628, un déplacement qui le conduit à Rome, Bologne, Venise jusqu'à Munich, Nuremberg et Prague<sup>43</sup>. Les voyages de son fils, le prince Côme, futur Côme III, ont beaucoup plus d'ampleur: ils embrassent l'Europe centrale et occidentale en deux déplacements successifs (octobre 1667-mai 1668, puis septembre 1668-octobre 1669); les nombreuses études qui leur ont été consacrées ont malheureusement privilégié l'anecdote, le segment isolé, aux dépens d'une compréhension du voyage en lui-même<sup>44</sup>. Celui de son fils Gian Gastone,

<sup>41</sup> AS FI, *Mediceo del principato*, 4421, cité par M.A. MORELLI TIMPANARO, *Ferrante Maria Capponi*, in *Dizionario biografico degli italiani ... cit.*, XIX, p. 17.

<sup>42</sup> P. HURTUBISE, *op. cit.*, pp. 444-447.

<sup>43</sup> BNCF, ms, II. I. 504, *Diario del viaggio del duca a Roma, Loreto, Venezia et in Germania*; pour le séjour à Rome, BIBLIOTECA RICCARDIANA, ms. *Palagi*, 68, ins. 17, à Venise, BIBLIOTECA MORENIANA, Firenze, ms. 367, f.° 2-9. Pour un compte rendu d'ensemble, AS FI, *Auditore delle riformazioni* 35, cc. 208-210, juillet 1628 et surtout *Mediceo del principato* 6379-6380. Un bref récit figure dans R. GALLUZZI, *Storia del granducato di Toscana sotto il governo di casa Medici*, Florence, Cambiagi, 1781, III, pp. 439-443. Le voyage de Ferdinando est contemporain de celui, déjà évoqué, de Vincenzo Capponi.

<sup>44</sup> G.J. HOOGEWERFF, *De twee Reizen van Cosimo de' Medici Prins van Toscane door de Neerlanden (1667-1669)*, Amsterdam, J. Müller, 1919 (texte italien de la relation du voyage aux Pays-Bas, avec traduction néerlandaise en vis-à-vis); P. BAUTIER, *Voyage de Côme III de Médicis aux Pays-Bas*, in «Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles», XXX (1921), pp. 113-120;

rarement cité, est plus modeste, et correspond à d'autres motivations: au lendemain de son mariage avec Anne Marie Françoise de Saxe (Dusseldorf, 2 juillet 1697), Gian Gastone réside plusieurs mois dans les environs de Prague avant d'entreprendre seul un voyage imprévu qui, en cinq mois, le conduit de Prague à Paris, Bruxelles et Amsterdam (26 avril-17 octobre 1698)<sup>45</sup>. Que ces voyages princiers – qui sont eux aussi le fait des diverses monarchies européennes<sup>46</sup> – aient incité la haute aristocratie florentine à quitter pendant quelques années la Toscane pour achever son éducation, on ne saurait en douter: la multiplication des voyages de jeunes nobles à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle suffirait à nous en convaincre s'il en était besoin.

3. – En octobre 1695, Lorenzo Strozzi demande au directeur de l'Académie des nobles de Florence, où il s'est inscrit en août, l'autorisation de s'absenter pour accomplir «il suo viaggio per l'Europa»<sup>47</sup>. Une longue réflexion anonyme sur ce que doit être alors, concrètement, un tour d'Europe, l'aide à prendre les dernières décisions<sup>48</sup>. Le document est d'un exceptionnel intérêt car il nous livre à la fois le *modello ideale* d'un voyage – que Lorenzo va accomplir, d'octobre 1695 à mai 1698 – et les motivations explicites qui président aux choix du voyageur: itinéraire, modalités de séjours, vie du voyageur, comportements à adopter.

Selon ce texte, un tour de ce genre doit durer environ deux années; il ne doit

---

J. CURVELLIER, *Un voyageur princier en Belgique au XVII<sup>e</sup> siècle*, in «Bulletin officiel du Touring club de Belgique», 1923; A. BODY, *Le duc Côme III de Médicis à Spa (1669)*, in «Bulletin de l'Institut archéologique liégeois», XVI (1882); H. GRAILLOT, *Un prince de Toscane à la cour de Louis XIV, en 1669*, in *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Louis Hauvette*, Paris, Les presses françaises, 1934, pp. 321-328; *Viaje de Cosme III per España y Portugal, 1668-1669*, éd. par A. SANCHEZ RIVERO et A. MARIUTTI DE SANCHEZ RIVERO, Madrid, Junta para amplacion de estudios, 1933, voll. 2; *Un principe di Toscana in Inghilterra e Irlanda nel 1669. Relazione ufficiale del viaggio di Cosimo de' Medici tratta dal «Giornale» di L. Magalotti, con gli acquerelli palatini*, a cura di A.M. CRINÒ, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1968, pp. XXXIX-272.

<sup>45</sup> ASFI, *Mediceo del principato*, 6391, ins. 6, *Ragguaglio del viaggio fatto dal ser[enissi]mo principe Gian Gastone di Toscana per la Francia, Fiandra, Olanda e Germania l'anno 1698*; autre version, BIBLIOTECA MORENIANA, Firenze, ms. 134, 21 ff.; cfr. G. PIERACCINI, *La stirpe de' Medici di Cafaggiolo*, 3<sup>e</sup> éd., Florence, Vallecchi, 1986, II, pp. 741-746.

<sup>46</sup> Rappelons ici, sans la moindre prétention à l'exhaustivité, les voyages du futur Pierre le Grand, des princes de Danemark, du futur Joseph II, du futur roi de Suède Gustave Adolphe ...

<sup>47</sup> ASFI, *Casino dei nobili di Firenze*, 13, pp. 291 (3 août 1695), 338 (8 octobre 1695).

<sup>48</sup> ASFI, *Carte strozziane*, s.erie quinta, 1171, ins. 29, «Istruzione del viaggio da farsi dall'ill.mo S. Lorenzo Francesco Strozzi, principiato il di 5 di ottobre di d<sup>o</sup> anno, ad'ore quattordici incirca (...)»

pas conduire dans la «*rozza Polonia*» – il n'est même pas question de la Russie –, ni dans les «*gelate isole de regni del Settentrione*»; au sud, il ne saurait s'agir de souffrir «*i patimenti del viaggiare per la quasi deserta Spagna, e in Portogallo*». L'Europe que ces déplacements dessinent se limite à l'Allemagne, aux Flandres, aux Provinces-Unies, à l'Angleterre et à la France. L'ordre de la visite dépend non d'une logique absolue et invariable, mais du calendrier saisonnier: il faut passer l'hiver à Vienne, pour «*le stufe, la magnificenza, e i diporti della Corte cesarea*», particulièrement brillante lorsque les officiers, en grand nombre, sont rentrés dans la capitale. Au printemps, à travers la Bohême, puis les principales cours allemandes – Saxe, Brandebourg, Hanovre, Brunswick, Westphalie –, le projet ne prévoit aucun séjour de longue durée, de même que durant l'été, qui devrait se passer en Hollande, en Angleterre et en Flandres. C'est alors l'arrivée en France, probablement en octobre 1696, et un long séjour de six mois pour se reposer «*con delizia da ogni disagio delli viaggi passati*». Deux mois pour visiter ensuite les principales villes françaises, deux autres pour le nord de l'Italie, et Lorenzo Strozzi devrait retrouver Florence.

Le projet de ce voyage ne se laisse pas réduire à une série de passages obligés. Il ne s'agit pas, comme dans la *peregrinatio academica*, de se rendre dans une, ou plusieurs, institutions d'éducation réputées, sans que l'auteur anonyme ne néglige pour autant «*l'occasione che in qualche luogo come Parigi, ella vorra approfittarsi in qualche scienza, o negli'essercizi cavallereschi*». L'intention réside à la fois dans la découverte sur le terrain d'un certain nombre de réalités, et dans l'inventaire, et l'expérimentation, de la diversité sociale, culturelle et politique des états de l'Europe, et de leurs noblesses. Deux théâtres essentiels ressortent de cette *istruzione*: celui de la guerre, et celui des cours. Le voyage se doit donc de pousser jusqu'aux frontières – au sens militaire du terme – de l'Europe, comme ces places hongroises, récemment conquises, d'arpenter méticuleusement les régions qui sont en train de se couvrir de forteresses, notamment la vallée du Rhin et les régions septentrionales de la France, pleines de «*cospicue piazze di conquista e di frontiera*», là où, au contact avec les Pays-Bas espagnols, Vauban est en train d'achever la défense du «*pré carré*» voulu par Louis XIV. L'assimilation des civilités nobiliaires s'effectuera dans les nombreuses cours où Lorenzo Strozzi doit séjourner. Entre Vienne et Paris, c'est cette dernière qui domine, capitale d'un «*paese più civilizzato, e più bello*», mais l'approcher est une opération délicate, nécessitant un long et difficile apprentissage que procure, en fait, la succession de séjours brefs dans la quasi-totalité des cours allemandes: Lorenzo Strozzi passera d'abord par des cours «*meno raffinate, dove da pertutto si studiano d'imitare, se non il portamento, il costume francese*», pour arriver à Versailles désormais complètement «*acculturé*».

Le voyageur ne partira point seul, mais accompagné d'un nombre réduit de serviteurs, qu'il est toujours possible d'accroître sur place, d'autant plus qu'il est commode d'avoir «un aiutante di camera pratico della lingua e del modo di scrivere del paese». Sa solide connaissance du latin et du français devrait lui éviter tout embarras linguistique. Il lui est enfin vivement conseillé d'«emprunter», le temps de son voyage à l'étranger, un titre de noblesse – «o conte o marchese, all'uso de' cavalieri genovesi» – , qu'il abandonnerait à son retour au pays, où «il nome assai cognito che seco porta» lui assure la plus haute des considérations.

Ces voyages, qui mêlent l'information la plus directe à l'éducation la plus poussée, donnent accès, de plain-pied, à une société de cour internationale, désormais dominée par le modèle de Versailles. Le jeune gentilhomme, que ce soit un futur homme d'État ou un futur courtisan, acquiert ainsi l'habitude de «trattare con quella sprezzante nazione [francese]», mais aussi d'être «impratichit[o] de modi degl'altri paesi», tout en établissant, ou en renforçant un réseau de relations personnelles, voire d'amitié, à l'échelle de l'Europe entière. Avec des Italiens – avec circonspection, car ce ne sont pas toujours, et il s'en faut, «i migliori di nostra nazione» – , surtout avec des chevaliers étrangers, si possible «i più virtuosi (...) della loro nazione».

4. – Les conseils adressés à Lorenzo Strozzi, loin de broser un modèle idéal et abstrait, se veulent d'autant plus concrets qu'ils proviennent des souvenirs, conservés hélas par une «arruginita memoria», d'un voyage effectué quelque trente ans auparavant. S'agirait-il du tour, complexe, de Francesco Riccardi ? L'anonyme serait-il alors non le marquis Francesco lui-même (1648-1719), mais Alessandro Segni (1633-1697), sénateur depuis 1686 ? Cela n'a guère d'importance dans ce cas précis, qui est l'exposition non d'une pratique singulière, mais d'une déambulation désormais codifiée, quoiqu'insuffisamment, puisque il peut sembler d'intérêt de demander un semblable mémoire.

Soumettons ces quelques pages à l'épreuve du voyage lui-même, non pas simplement celui de Lorenzo, trop faiblement documenté, mais des autres voyages du corpus mobilisé ici. Deux années constituent une durée minimale, que plusieurs voyageurs dépassent allégrement : si Ferdinando Ximènes voyage durant vingt-six mois, Francesco Riccardi vingt-sept mois, Giovan Vincenzo Salviati trente mois, Lorenzo Strozzi trente-deux, mois, le voyage peut se prolonger davantage, avec trois ans et six mois pour Bartolomeo et Lorenzo Corsini, trois ans et dix mois pour Vincenzo Maria Riccardi, près de quatre ans pour Neri Corsini, peut-être jusqu'à cinq ans pour Ruberto Pucci. Voyage long, entreprise très coûteuse, qui peut accaparer plusieurs années du revenu familial : seule la très haute noblesse peut envisager une telle «expédition».

Les voyages effectifs décrivent une Europe qui correspond bien à celle des conseils anonymes. À l'est, ni la Pologne ni la Russie ne sont fréquentés par les jeunes Florentins: la limite orientale des espaces parcourus épouse un itinéraire qui va de Vienne à Hambourg, par Prague, Dresde et Leipzig (F. Riccardi, L. Strozzi). Au siècle suivant les itinéraires s'élargissent à la Prusse<sup>49</sup>, dont l'essor politique fascine les élites européennes, avec la visite de Potsdam – Bartolomeo et Lorenzo Corsini y passent vingt-trois nuits en mars 1753 – ou de Berlin (Giovan Vincenzo Salviati en juin 1714, Ferdinando Ximenès d'Aragona, en octobre 1767). Si les Corsini poussent jusqu'au Danemark (mai-juin 1753), les pays scandinaves restent toujours en dehors du circuit, tout comme la Russie, qui s'est pourtant ouverte aux voyageurs occidentaux, surtout sous le règne de Catherine<sup>50</sup>. Au XVII<sup>e</sup> comme au XVIII<sup>e</sup> siècles, les jeunes nobles florentins ne franchissent jamais la frontière de l'Empire, sauf pour découvrir la frontière hongroise<sup>51</sup>. Les espaces méridionaux se modifient eux-aussi, selon les équilibres et les dominations politiques. L'Espagne, puissance encore hégémonique au XVII<sup>e</sup> siècle, est visitée par Vincenzio Capponi, Ruberto Pucci, Francesco Riccardi. Le jugement négatif porté sur la péninsule ibérique à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dans les conseils adressés à Lorenzo Strozzi est à l'évidence partagé par les voyageurs florentins du XVIII<sup>e</sup> siècle qui l'ignorent, à l'exception de Giovan Vincenzo Salviati en 1715: expression de cette «Espagne isolée» qui a perdu l'initiative politique lors des derniers conflits louis-quatorziens<sup>52</sup>? À en croire les propos attribués à Voltaire par un voyageur anglais, l'Espagne serait même devenue au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle comme étrangère à l'Europe, presque une terre «sauvage» à l'égal du cœur de l'Afrique<sup>53</sup>. En revanche, au sud de Rome, le royaume de Naples attire en 1766 Ferdinando Ximenès d'Aragona, qui séjourne à Naples du 19 décembre 1766 au 9 février 1767. Certes, les Anglais, au moins depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, se rendaient régulièrement à Naples.

---

<sup>49</sup> Notons ici qu'une autorisation royale était nécessaire pour voyager en Prusse; les quelques Florentins ici étudiés ne semblent pas avoir eu de difficultés à l'obtenir. Je remercie Hammish Scott pour cette information.

<sup>50</sup> D. L. SCHLAFLY, *Western Europe discovers Russia: foreign travellers in the reign of Catherine the great*, in «Studies on Voltaire and the Eighteenth Century», n. 216, 1983, pp. 113-115.

<sup>51</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, f.<sup>s</sup> 57v-58r, décembre 1634-janvier 1635.

<sup>52</sup> J'emprunte l'expression à L. BÉLY, *Espions ... cit.*, p. 294.

<sup>53</sup> «It is a country of which we know no more than of the most savage parts of Africa, and it is not worth the trouble of being known. If a man would travel there, he must carry his bed, etc. When he comes into a town, he must go into one street to buy a bottle of wine, into another for a piece of a mule; he finds a table in a third, and he sups», rapporté par M. SHERLOCK, *Letters from an English Traveller, translated from the French original, printed at Geneve and Paris*, Londres, F. Nichols, 1780, cité par C. HIBBERT, *The Grand Tour*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1969, p. 25.

Pourquoi les Florentins se rallient-ils alors à cette pratique? A cause d'une cour brillante? de la présence politique des Toscans à la cour des Bourbons, avec Tanucci et Tavanti? des découvertes archéologiques de Pompei, que Ferdinando va visiter? Quelques en soient les raisons, voilà l'Europe qui compte, politiquement et culturellement, pour les Florentins, et sans doute pour les Italiens<sup>54</sup>.

L'espace vécu – celui du séjour, et non pas simplement celui du voyage – diffère de celui de l'espace parcouru. Il suffit d'effectuer une comptabilité sommaire du temps passé dans les différents pays pour découvrir que cet espace politique n'est pas uniforme, que l'inégalité des séjours renvoie à une hiérarchisation de l'espace politique européen.

DURÉE TOTALE DU SÉJOUR PAR PAYS (EN NUITS)<sup>55</sup>

	Riccardi 1665-1669		Corsini 1752-1755		Ximenès d'Aragona 1766-1769	
	chiffres absolus	%	chiffres absolus	%	chiffres absolus	%
France	305	40,0	318	28,8	261	33,3
Empire	188	24,7	377	34,1	137	17,5
Italie	82	10,8	124	11,2	250	31,2
Espagne	66	8,7	-	-	-	-
Pay-Bas espagnols	48	6,3	57	5,1	23	2,9
Angleterre	35	4,6	160	14,5	82	10,4
Portugal	22	2,9	-	-	-	-
Provinces-Unies	15	2,0	34	3,1	31	3,9
Danemark	-	-	36	3,2	-	-

Il est évident que l'étendue des états est un facteur décisif de la durée des séjours. Mais l'espace géographique ne permet pas de rendre compte à lui seul de l'importance respective des grands ensembles géo-politiques. La France domine nettement au XVII<sup>e</sup> siècle: elle est au cœur des voyages du marquis

<sup>54</sup> Remarquons que c'est aussi l'Europe des voyageurs anglais du Grand Tour: C. HIBBERT, *op. cit.*, p. 25.

<sup>55</sup> Pour rendre la comparaison possible, j'ai conservé l'appellation de Pays-Bas espagnols, même si ce territoire est passé sous contrôle autrichien au traité d'Utrecht. Pour les autres modifications de frontières, j'ai en revanche suivi le découpage qui se trouve dans les récits de voyage eux-mêmes; en fait, elles n'affectent guères les durées totales de séjour qui dépendent plus du temps passé dans les grandes villes que des temps de voyage. Les deux voyages successifs de Francesco Riccardi sont ici comptabilisés ensemble.

Riccardi; dans les années 1690, à suivre les conseils anonymes adressés à Lorenzo Strozzi, c'est toujours le «paese più civilizzato, e più bello». Au même moment, la «deloziosa Olanda» importe moins que la «maravigliosa, et opulente» Angleterre; et les Flandres sont un champ de bataille et une frontière militaire qui mérite un examen approfondi. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la hiérarchie politique de l'Europe, vue d'Italie, a évolué: nous avons déjà signalé la marginalisation de la péninsule ibérique; la France régresse, au profit de l'Empire – les expériences politiques de Frédéric II, voire de Marie-Thérèse, attirent – et de l'Angleterre. Loin d'être le produit d'une tradition contraignante, le voyage prend en compte rapidement les changements politiques, et constitue ainsi un véritable indicateur de l'image que les élites européennes avaient alors de l'«équilibre» des puissances.

Si le déplacement entraîne les voyageurs à travers de vastes espaces, les séjours concentrent l'espace vécu sur les lieux où la halte se prolonge, et où reprend une vie presque sédentaire. D'où la distinction, un peu schématique, entre la part du voyage et la part du séjour, en séparant les simples haltes – une nuit entre deux étapes –, des lieux où les voyageurs se sont véritablement arrêtés, c'est-à-dire où ils ont au moins séjourné durant une journée complète.

Le premier voyage connu au quotidien, celui du marquis Riccardi, dure – si l'on agrège ses deux segments successifs – 790 jours; il comporte environ 350 étapes (l'imprécision est due à une lacune documentaire, du 9 au 13 décembre 1668), mais le marquis ne séjourne que dans 57 villes, pendant au total 504 nuits (64% de la durée totale du voyage): son voyage est donc extrêmement coûteux en temps de déplacement<sup>56</sup>. Le temps de séjour est, à son tour, très inégalement distribué.

VOYAGE DU MARQUIS RICCARDI (1665-1669)				
Durée du séjour	total des lieux de séjour		durée totale du séjour	
	lieux	en%	nuits	en%
2-4 nuits	42	73,7	101	20,0
5-9 nuits	8	14,0	48	9,5
10 nuits et plus	7	12,2	354	70,4
total	57		503	

<sup>56</sup> A titre de comparaison, les déplacements politiques des souverains d'Ancien Régime révèlent eux aussi la part, presque incompressible, du temps de transport, selon une proportion de 25% du temps consacré aux déplacements, pour 75% du temps en séjour; dans le cas du marquis Riccardi, la part du temps de voyage s'élève à 36%. Cfr. J. BOUTIER - A. DEWERPE - D. NORDMAN, *Un tour de France royal: le voyage de Charles IX, 1564-1567*, [Paris], Aubier, 1984, pp. 17-18.

N'oublions pas que le marquis a effectué son tour d'Europe en deux voyages successifs, ce qui rallonge nécessairement les temps de parcours. Le voyage des frères Corsini, accompli en une seule fois, est sans doute plus représentatif des voyages aristocratiques: le nombre d'étape est réduit (116 étapes), la durée totale des séjours devient dominante (987 nuits sur 1106, soit 89,2%), les déplacements sont limités au strict temps nécessaire; les séjours courts sont eux-aussi diminués, au profit d'un nombre accru de séjours de longue durée, où les Corsini tendent à perdre leur identité même de voyageur.

VOYAGE DE BARTOLOMEO ET LORENZO CORSINI (1752-1755)

Durée du séjour	total des lieux de séjour		durée totale du séjour	
	lieux	en%	nuits	en%
2-4 nuits	20	40	49	5,0
5-9 nuits	8	16	47	4,8
10-20 nuits	10	20	131	13,3
20 nuits et plus	12	24	760	77,0
total	50		987	

«Tutto il tempo del cammino o dimora in luoghi poco cospicui rubba al piacere, et al profitto del soggiorno nelle metropoli.» L'avis du conseiller anonyme de Lorenzo Strozzi résume bien l'économie du voyage d'éducation aristocratique: ce n'est pas l'expérience prolongée d'un territoire qui compte, c'est le séjour dans les cours et les capitales. Le voyage se présente ainsi d'abord comme un tour de l'Europe des capitales.

L'analyse des séjours de longue durée donne la clé de l'analyse, plus agrégée, par états. Elle apporte une double leçon, assez paradoxale. D'abord, une stabilité au sommet, que l'analyse globale semblait remettre en question. La capitale française – le couple Paris – Versailles – conserve une domination incontestée; la durée des séjours, en valeur relative, ne modifie pas, non plus, la hiérarchie des autres capitales. En revanche, à l'intérieur de l'Empire, le système politique apparaît considérablement modifié: les séjours dans les cours allemandes, plus longs, prennent leur autonomie, jusqu'à contrebalancer le séjour viennois. Les frères Corsini s'arrêtent longuement aux cours de Saxe (Dresde), de Prusse (Potsdam) et de Brunswick (Brunswick et Wolfenbütel) (au total, 125 jours, contre 141 à Vienne), sans compter des séjours non négligeables à Hambourg, Prague ou Hanovre. C'est l'importance croissante, à l'échelle européenne, de ces unités politiques qui fait basculer l'équilibre France-Empire au profit de ce dernier.

	PRINCIPAUX SÉJOURS (EN NUITS) <sup>57</sup>					
	Riccardi 1665-1669 <sup>58</sup>		Corsini 1752-1755		Ximenes d'Aragona 1766-1769	
		%		%		%
Paris	156	20	255	23	196	25
Vienne	85	11	141	13	41	5
Londres	48	6	84	8	61	8
Bruxelles	25	3	42	4	19	2
Madrid	16	2	-		-	
Lisbone	13	2	-		-	
Venise	11	1	20	2		
Dresde			79	7	15	2
Copenhague	-		28	2	-	
Milan		24	2	17	2	
Potsdam		23	2			
Brunswick		22	2			
Turin	22	2	14	2		
Avignon		20	2			
Rome					81	10
Naples					47	6
Bologne					22	3
Berlin					19	2
Amsterdam					15	2
Leipzig					13	2

5. – «Le voyageur cultivé du XVII<sup>e</sup> siècle, et encore dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup>, que visitait-il? Des villes, des monuments témoins d'une histoire déjà constituée (la «grande histoire»); il s'initiait aux œuvres d'art, découvrait les pratiques culturelles dominantes, apprenait à reconnaître les formes de la sociabilité des élites.»<sup>59</sup> Ce programme, minimal et commun, que J. Revel attribue au voyageur européen de l'âge classique, les jeunes Florentins en train d'effectuer

<sup>57</sup> Les pourcentages, pour comparer les voyages entre eux, sont calculés par rapport à la durée totale du voyage: 790 jours pour celui du marquis Riccardi, 1106 pour celui des frères Corsini, 788 pour le marquis Ximenes d'Aragona.

<sup>58</sup> Les deux voyages successifs de Francesco Riccardi sont ici comptabilisés ensemble.

<sup>59</sup> J. REVEL, *L'envers des Lumières. Les intellectuels et la "culture populaire" en France (1650-1800)*, in «Enquêtes», n. 8, septembre 1993, p. 45.

leur tour d'Europe le remplissent parfaitement. De ville en ville, ils découvrent églises et châteaux, forteresses et palais; ils admirent en connaisseurs les tableaux des églises, des collectionneurs flamands et hollandais, ou des Lords anglais<sup>60</sup>. Ils sont aussi attentifs à la diversité des arts de vivre d'un pays à l'autre, aux passages de frontières, qui correspondent souvent à des changements de langue, et de mœurs. Désireux de partager la vie des élites, ils s'efforcent de participer à la vie de société, d'être invités à dîner, à la conversation ou au bal, autant qu'il est permis à un étranger. Surtout, leurs séjours s'allongent d'autant plus qu'une cour est établie en ville. Ce qui explique, entre autre, l'importance de Bruxelles, où les nobles florentins passent plus de temps que dans les villes patriciennes des Provinces-Unies: «In questa città – observe Roberto Pucci dans les années 1660 – si raduna quasi tutta la nobiltà della Fiandra essendovi la Corte.»<sup>61</sup> Lorsque Léopold de Habsbourg devient duc de Lorraine, Lunéville entre dans le circuit, pour quelques décennies: cour agréable, elle est considérée par Neri Corsini comme une introduction à celle de Vienne<sup>62</sup>. Les frères Corsini passent, sur leur chemin de retour, près de deux semaines à Reggio d'Émilie en 1755, parce que «stava qui il duca di Modena con tutta la Corte»<sup>63</sup>. Encore faut-il que cette cour soit brillante. Neri Corsini trouve la vie fort médiocre à Brunswick car seule la cour de Mecklembourg est venue, et non les cours de Hanovre et de Cassel. Les frères Corsini quittent la Hollande très mécontents: la vie y était très «uniforme», car la princesse régente était en villégiature dans les environs d'Utrecht, et «la maggior parte della nobiltà in campagna»<sup>64</sup>.

En quoi, dès lors, ces voyages diffèrent-ils du reste des voyages des gens cultivés ? D'abord, en ce qu'ils sont un rite de passage essentiel, celui qui, dans la haute noblesse, facilite la transition du monde de l'école à l'école du monde.

---

<sup>60</sup> S. CAROTI, *op. cit.*, pp. 115-116. Les Corsini visitent en juillet 1753 la collection de l'Électeur palatin à Düsseldorf, dont le gardien leur remet un catalogue imprimé, AS FI, *Manoscritti*, 684, c.142v; dans les Provinces Unies, en août, ils visitent systématiquement les collections privées de tableaux, *ibid.*, cc. 154r-159r; les Lords anglais leur ouvrent également leurs collections, *ibid.*, c. 250v, octobre 1753.

<sup>61</sup> AS FI, *Mediceo del principato*, 6381, ins. 2, c. 43v. Remarque semblable dans le journal de Francesco Guadagni, BIBLIOTECA MORENIANA, Firenze, ms. 314, c. 41r, avril 1646.

<sup>62</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, lettre 74, Lunéville, 17 janvier 1711; Vincenzo Maria Riccardi séjourne lui aussi quelque temps à Lunéville, sans doute en 1726 ou 1727: G. SFORZA, *op. cit.*, p. 126.

<sup>63</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, c. 250v, mai 1755.

<sup>64</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, lettre 78, 12 février 1712; AS FI, *Manoscritti*, 684, c. 158v, 4 septembre 1753.

Ensuite, parce que le voyage des jeunes nobles ne recherche pas seulement l'étrange, l'exotique, mais surtout l'information politique, ample, précise et à jour, sans négliger, bien évidemment, le divertissement mondain, indissociable de l'être courtisan.

Le voyage s'inscrit en aval du cursus scolaire institutionnalisé, très souvent au sortir de plusieurs années de collège – en Toscane, le collège des Jésuites de Sienne joue un rôle majeur<sup>65</sup> –, au lendemain d'un séjour plus ou moins prolongé dans une académie nobiliaire de la péninsule<sup>66</sup>. Lorenzo Francesco Strozzi, né en avril 1675, a vingt ans révolus lorsqu'il commence en octobre 1695 «il suo viaggio per l'Europa»<sup>67</sup>, après six années passées au collège Tolomei de Sienne et quelque mois à l'*accademia dei nobili* de Florence. Vincenzo Riccardi, né en 1704, entré lui aussi au collège Tolomei en 1717, part de Rome en mai 1725 pour accomplir «i suoi viaggi per diverse parti del mondo»<sup>68</sup>. Ferdinando Ximenès d'Aragona, né en mars 1748, admis à l'académie des nobles de Florence en juillet 1762, quitte Florence en décembre 1766, «appena compiuto l'età minore cioè gl'anni diciotto»<sup>69</sup>. Le voyage n'est donc pas dissociable d'un long processus éducatif, ce que revendiquent les acteurs eux-mêmes: Francesco Riccardi, par exemple, entend «apprendere i riti e costumi delle rispettive corti per poter meglio esercitarsi nell'impieghi e servizio de suoi sovrani». «Io non cerco nel camminare i paesi stranieri, che d'imparare a poterla servire, écrit-il au prince Léopolde de Médicis en décembre 1665. Parigi è una grande scuola, ma la mia inabilità naturale non mi permette forse l'approffittarmene, come sarebbe il mio bisogno, e la mia volontà»<sup>70</sup>. *Apprendere, imparare, scuola*: voilà le champ au cœur duquel évolue le voyageur.

Cette éducation continuée quitte toutefois le terrain de l'école institutionnalisée pour recourir à d'autres pratiques. A la différence des nobles anglais ou hollandais en France, ou des nobles d'Europe centrale en Italie, les Florentins

<sup>65</sup> T. PENDOLA, *Il collegio Tolomei di Siena e serie dei convittori dalla sua fondazione a tutto giugno 1852. Cenni storici*, Sienne, tip. Sordo-muti, 1852.

<sup>66</sup> Pour Florence, J. BOUTIER, L'«*Accademia dei Nobili*» di Firenze. *Sociabilità ed educazione dei giovani nobili negli anni di Cosimo III*, in *La Toscana nell'età di Cosimo III ... cit.*, pp. 205-224.

<sup>67</sup> AS FI, *Casino dei nobili*, 13, p. 338, 8 oct. 1695.

<sup>68</sup> AS FI, *Riccardi*, 144, f.13v.

<sup>69</sup> AS FI, *Casino dei nobili*, 27, «ruolo dei signori accademici», 1761-1766; BNCF, ms. *Panciatichi*, 191, p. 1.

<sup>70</sup> AS FI, *Riccardi*, 818, ins. 1, cité in *I Riccardi a Firenze e in villa ... cit.*, p. 126; BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, c. 3, Paris, 15 décembre 1665.

à l'étranger ne fréquentent pas les universités, les collèges ou les académies nobiliaires, même s'ils les mentionnent dans leurs lettres ou leurs récits<sup>71</sup>. Toutefois leur précepteur continue d'assurer un véritable enseignement: Alessandro Segni, le «tuteur» du jeune marquis Riccardi, ne cesse, tout au long du voyage, de lui donner des leçons de mathématiques, de cosmographie, d'histoire, de langue. Les visites futures sont préparées à l'avance par des lectures, de façon quasi-scolaire: en route vers Bologne et la plaine du Pô, «per la via si [Francesco Riccardi] lesse l'origine della casa Gonzaga, e si discorre di altre curiosità allegramente, per che il tempo fù sereno, e in calma»; ce qui est appris est ensuite rédigé, puisque le *diario* contient, quelques pages plus loin, la généalogie des Este, puis des Farnese<sup>72</sup>. Ces préparations se répètent tout au long du voyage: à Paris, Francesco Riccardi lit l'ouvrage de Bentivoglio sur la guerre de Flandre; à Bruxelles, il achète les atlas de Blaeu pour étudier la géographie des pays du Nord; à Londres, il acquiert une description de la Cour d'Angleterre, ainsi qu'une publication sur le procès de Charles Ier. Apprentissages mondains et initiations livresques convergent enfin, lorsqu'il s'agit de rédiger «di proprio pugno», durant son séjour parisien, «le notizie cosmografiche di Spagne, Francia e Italia»<sup>73</sup>. Ainsi avertis, les voyageurs peuvent pleinement profiter de l'école du monde: la cour, les gens influents, les ambassadeurs, les conseillers des princes, plus rarement les princes eux-mêmes quand nos voyageurs réussissent à obtenir une audience, voilà leurs véritables maîtres. D'autant que, dans la société de cour, l'école du monde constitue bien le stade supérieur de l'éducation puisque «l'art d'observer les hommes était la base même de l'art de les manier»<sup>74</sup>. Et c'est sans doute pour cela que le voyage, réel ou métaphorique, est un des paradigmes de l'éducation du prince<sup>75</sup>.

La seconde grande différence réside dans le statut des informations réunies. Il ne s'agit pas de distraire un esprit par d'innombrables *curiosa*, de rassembler

---

<sup>71</sup> A titre d'exemple, la description de l'université de Louvain par Vincenzo Capponi, BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, c. 1r; du collège de Tübingen par Francesco Riccardi, BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, c. 76r, 1er septembre 1666; des universités d'Oxford et de Cambridge par les Corsini, AS FI, *Manoscritti*, 684, cc. 167-168, 178-182, octobre-novembre 1753

<sup>72</sup> BNCF, *Nuove accessioni*, 665, cc. 1v, 4v, 9-10r.

<sup>73</sup> *I Riccardi a Firenze e in villa ... cit.*, pp. 123, 165.

<sup>74</sup> N. ELIAS, *La société de cour*, trad. française, Paris, Calman Levy, 1974, pp. 101-102.

<sup>75</sup> M. N. BOURGUET, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, Editions des archives contemporaines, 1988, pp. 22-24.

tout au long du voyage ce qui pourrait être l'équivalent d'un cabinet de curiosité, même si certaines visites ou descriptions relèvent tout à fait de ce statut<sup>76</sup>. Le savoir à acquérir répond à un programme déjà solidement constitué, que révèle le journal de voyage: le texte, qui n'est pas destiné à publication, constitue une sorte d'encyclopédie personnelle de l'Europe contemporaine, à la fois témoignage d'une expérience privilégiée et dépôt d'un savoir. Se trouve ainsi présenté, selon l'ordre linéaire de l'itinéraire et du récit, tout ce que passe systématiquement en revue une littérature politico-historico-géographique qui s'est développée dans l'Italie de la Renaissance, à Venise notamment, avant d'être formalisée dans les *Relazioni universali* de Giovanni Botero, publiées pour la première fois à Rome en 1591<sup>77</sup>. Le voyageur doit s'informer sur les «pays», leurs produits et leurs habitants, les mœurs, les institutions, sans se limiter au présent ... Même si les villes sont privilégiées dans l'observation, les campagnes parcourues durant les longues journées de déplacement, à cheval, en voiture ou en bateau, ne laissent pas indifférentes ces riches propriétaires fonciers, gestionnaires fort attentifs de leurs domaines. Leurs *diari* abondent en annotations sur les types de relief, la végétation, le climat, les plantes cultivées, les pratiques agricoles, les formes des villages. Autour de Saragosse, Francesco Riccardi découvre une «pianura (...) fertilissima, bella, vestita di frutti con molti gelsi, ortaggi e vignazzi, i colli si veggono all'intorno (...)»<sup>78</sup> Les textes combinent ainsi les inévitables anecdotes et les enquêtes descriptives qui s'attachent fréquemment à dénombrer – l'information chiffrée est systématiquement recherchée – et à identifier pour produire à la fois un annuaire statistique, un manuel d'institutions politiques et un *Who's who* de l'Europe des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

En août 1753, les frères Corsini, à Amsterdam, passent une soirée en compagnie d'un lucquois qui travaille à la banque Sardi: «Ci istrui del commercio d'Olanda, ed in particolare di quello della città d'Amsterdam, e del governo politico della Republica»<sup>79</sup>. L'économie et la politique sont deux des piliers du

---

<sup>76</sup> Par exemple, la visite de l'amphithéâtre d'anatomie de l'université de Leyde par Roberto Pucci, AS FI, *Mediceo del principato*, 6381, ins. 2, c. 38r, et par le marquis Riccardi, BNCF, *Nuove accessioni*, 665, 2 juillet 1666; cfr. J.P. CAVAILLÉ, *Un théâtre de la science et de la mort à l'époque baroque: l'amphithéâtre d'anatomie de Leiden*, Working papers in history. Fiesole, Institut Universitaire Européen, n. 90/2.

<sup>77</sup> F. CHABOD, *Giovanni Botero*, in ID., *Scritti sul Rinascimento*, Turin, Einaudi, 1967, pp. 269-458, en particulier, *Le fonti delle "Relazioni universali" e il metodo di Botero*, pp. 377-430.

<sup>78</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2299, c. 273v, 26 juin 1669.

<sup>79</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, c.153v, 12 août 1753.

savoir que le voyage doit permettre d'acquérir. Cultures, productions artisanales et industrielles, flux commerciaux sont notés brièvement, mais de façon précise. La description des institutions tient une place plus considérable, depuis les magistratures de chaque ville – le système patricien s'étend largement à travers l'Europe septentrionale – jusqu'aux grands rouages des états, monarchiques ou républicains, en passant par les échelons intermédiaires, comme les cercles de l'empire. Il ne suffit d'ailleurs pas de les connaître, il faut, autant que faire se peut, les voir fonctionner: le marquis Capponi se rend à Oedimbourg, en Hongrie, où se réunit la diète du royaume en janvier 1635; R. Pucci est à Francfort lors de la réunion de la Diète d'Empire qui élit empereur; à Londres, les frères Corsini assistent à l'ouverture de la Chambre des Pairs<sup>80</sup>. Les institutions, et les circonscriptions qu'elles contrôlent, sont inséparables des hommes qui les occupent, d'où une multiplication de listes nominatives, insérées dans le cœur du texte. Ainsi le récit du voyage de Francesco Riccardi à travers le Portugal (22 avril-15 juin 1669) est-il entrecoupé des listes des évêchés portugais et de leurs revenus, des *grandi* dans l'ordre de préséance, puis des *fidalgi*, des vice-rois et des gouverneurs, des officiers à la cour, des évêques et des archevêques, des divers conseils du roi et des actuels conseillers, des revenus du royaume, du prix des denrées à Lisbonne, des chevaliers des trois ordres portugais, le tout accompagné d'un dossier généalogique<sup>81</sup>. La pratique est systématique, et tous les voyageurs la répètent dès qu'ils changent de pays. Enfin, lorsque le voyageur ne peut se rendre quelque part, il n'hésite pas à faire rédiger une véritable relation, comme la «relazione dello stato politico-militare de la Polonia» dans le journal du marquis Riccardi, ou celle de l'état actuel de la Suède dans le journal des Corsini<sup>82</sup>. Car, plus que la géographie et les hommes, c'est le politique qui intéresse, en fin de compte. Change-t-on de costume, de langue ou de monnaie: c'est que le voyageur vient de franchir une frontière d'état, que souligne parfois la présence de forteresses, plus rarement de douaniers. Le voyageur se fait alors cartographe de l'Europe de son temps.

La systématité du questionnaire aboutit ainsi, parfois, au delà des énumérations et des descriptions juxtaposées, à une approche comparée des peuples et des états, depuis l'expérience quotidienne jusqu'à la connaissance des fonctionnements socio-politiques. «Le città dell'Elvezia non sono belle,

---

<sup>80</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, cc. 176-177, 15 nov. 1753; S. CAROTTI, *op. cit.*, p. 130.

<sup>81</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2299, ff. 19-85.

<sup>82</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2297, ff. 151-181; AS FI, *Manoscritti*, 684, cc. 131-138.

note le marquis Capponi, né le strade, né le fabbriche comunemente. Et usano molto il dipingerle, ma grossolanamente; i tetti sono molto pendenti alla franzese, ma spostano in fuori per difender dall'acqua come i nostri (...)» Et de préciser que les auberges de Constance ne sont pas aussi propres que celles des Flandres ou de France, mais «non sono sì sporche come quelle d'Italia»<sup>83</sup>. De façon plus élaborée, la comparaison s'applique à une compréhension fine des modes de relation sociale, plus particulièrement, des formes de sociabilité aristocratique. A Vienne, F. Riccardi observe les réunions qui se tiennent dans les appartements de l'Impératrice mère, «in allegra conversazione regolata da un ordine», qu'il situe à mi-chemin entre la «camera di parada spagnuola» et le «gabinetto francese»<sup>84</sup>. Sur le point de quitter Paris, les Corsini comparent les formes de l'accueil, et de la sociabilité, des noblesses parisiennes et londoniennes<sup>85</sup>. Le rôle des femmes est un élément décisif d'appréciation, car ces jeunes hommes recherchent particulièrement leur compagnie: en France, elles tiennent les premiers rangs, par leur beauté, leur élégance, et leur esprit; à Vienne, elles se tiennent sur la réserve, parlent peu, ne reçoivent jamais de visite que de leur mari, à la rigueur de compatriotes, jamais d'étranger; à Bruxelles, elles apprécient les Italiens, mais à Londres, il y a beaucoup de belles femmes, qui «trattano con cortesia e si sta con molta libertà ma è grande svantaggio il non parlare Inglese, poche essendo quelle, fuorché alla corte, che abbiano la lingua francese e nessuna trovandosene che favelli Italiano»<sup>86</sup>. Si les jeunes voyageurs développent ainsi une sorte d'anthropologie empirique comparée des peuples de l'Europe – dont la dimension religieuse est très présente – la sociologie comparée des formes de pouvoir reste toutefois très sommaire, même si le voyage, à l'égale des voyages anglais, est une sorte de «course of comparative constitutional study»<sup>87</sup>.

L'observation, enfin, n'est jamais dissociée de l'histoire la plus contemporaine.

---

<sup>83</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, f.38r, septembre 1634.

<sup>84</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, Lettre de F. Riccardi au prince Leopoldo, Vienne, 13 novembre 1666, f.99v.

<sup>85</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, f.221r-v.

<sup>86</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, f.20v, Paris, 19 février 1666, f.99v, Vienne, 13 novembre 1666; f.70v, 16 juillet 1666; W.E. KNOWLES MIDDLETON, *op. cit.*, p. 215, 25 décembre 1668, Londres.

<sup>87</sup> H.J. MÜLLENBROCK, *The political implications of the "Grand Tour": aspects of a specifically English contribution to the European travel literature of the age of Enlightenment*, in «TREMA», n. 9, 1984, p. 10.

La guerre est omniprésente dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle: terres incultes, villages désertés, maisons détruites en portent témoignage<sup>88</sup>. Mais les voyageurs côtoient aussi la guerre en acte, guerre de Trente ans – Vincenzo Capponi découvre, à la fin de septembre 1634, les horreurs de la guerre aux environs de Nordlingen, qui venait de voir la mort de quelque 12 000 soldats protestants<sup>89</sup> –, guerre du Nord et derniers affrontements franco-espagnols dans les années 1658-1660<sup>90</sup>, guerre anglo-hollandaise de 1666<sup>91</sup>, guerre de succession d'Espagne<sup>92</sup>... Les visites aux forteresses assiégées ou aux armées en campagne entrent dès lors dans le programme-même du voyage: encore faut-il ne pas les prolonger, insiste le conseiller anonyme de Lorenzo Strozzi, de peur de montrer publiquement une «*mancanza di coraggio cavalleresco*»<sup>93</sup>. Les «monuments» qui attirent le visiteur, la compréhension des lieux, ne répondent pas exclusivement à des exigences purement humanistes: le siècle est très présent à l'esprit des voyageurs. Ostende, modeste village de pêcheurs, est devenue «*famosa per un assedio il più celebre, che sia stato in Fiandra l'anno 1602*»; Osnabruck, «*se non vi si fosse concluso il celebre trattato di Westfalia, sarebbe certamente una città senza alcun nome*», notent les Corsini, plus d'un siècle après la signature du traité<sup>94</sup>. L'Europe n'est pas conçue comme l'expression immédiate, naturelle, d'une culture, elle s'est construite à travers des luttes et des exactions. D'où, par exemple, la longue généalogie des Pays-Bas espagnols et des Provinces-Unies, où la guerre, présente dès les origines, avec le premier duc de Bourgogne, Philippe de Valois, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, modèle durablement un destin collectif. Loin de vivre dans l'harmonie, l'Europe connaît ainsi des déchirures sans cesse ravivées, souvent d'origines religieuses, plus souvent encore expression du désir de domination : «*Il più giusti pretesti sono le ragioni di Stato*»<sup>95</sup>. Après avoir visité la ville de Pernix, en Moravie, construite par le comte Rambaldo di

---

<sup>88</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, f.44r-v (villages de Bavière, septembre 1634); BNCF, *Nuove accessioni*, 665, 2-3 octobre 1666, maisons et église de la ville de Magdebourg, villages environnants; AS FI, *Manoscritti*, 684, c. 206, avril 1754, destructions causées dans les Flandres par la guerre de succession d'Autriche.

<sup>89</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, ff. 45-46.

<sup>90</sup> AS FI, *Mediceo del principato*, 6381, ins. 2, ff. 37, 46v.

<sup>91</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, ff. 59-61, Bruxelles, 18 juin 1666.

<sup>92</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, n. 50-56, mai-juin 1710.

<sup>93</sup> Neri Corsini se rend au siège de Douai, BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, n. 51, 22 mai 1710.

<sup>94</sup> AS FI, *Mediceo del principato*, 6381, ins. 2, c. 47r; *Manoscritti*, 684, c. 142v, 13 juillet 1753.

<sup>95</sup> AS FI, *Mediceo del principato*, 6381, ins. 2, cc. 47v-48r.

Collalto, Francesco Riccardi se sent amer: «Poco diletto con tutto cioe ne trae, chi si ricorda, che la ricchezza d'un palazzo in Germania costa la poverta d'un stato in Italia, e che finalmente l'edifizio di Pernix è fondato sulla rovina di Mantova»<sup>96</sup>. Au delà du déclin italien, le voyageur peut alors méditer sur l'instabilité des gloires terrestres.

Il ne faudrait pas affadir le voyage aristocratique en intellectualisant cette *utilità*<sup>97</sup> que le jeune marquis Ximenès d'Aragona espère retirer de son tour d'Europe. L'acquisition des savoirs politiques et militaires est inséparable des apprentissages mondains – à chaque étape, les voyageurs notent les différences d'étiquette entre les cours, entre les nations, se font confectonner des habits correspondant aux usages du pays, à l'anglaise, à l'espagnole, à la française – , plus encore des plaisirs et divertissements que les jeunes nobles retirent des séjours prolongés. Francesco Riccardi se rend tous les jours à la cour durant son séjour londonien, Neri Corsini apprécie les trois bals par semaine de la cour de Luneville, et rêve du carnaval de Bruxelles<sup>98</sup>. Les frères Corsini séjournent deux semaines à Bath, dans le Somerset, où toute la noblesse des trois royaumes se retrouve pour prendre les eaux ; la journée, qui commence par un concert matinal, se poursuit par la promenade, la collation au café, la conversation ou le jeu dans les salons publics, pour s'achever tous les soirs, en grand habit, au concert, au bal ou à la comédie<sup>99</sup>. Partout, les femmes de la noblesse sont recherchées, courtisées avec assiduité, regrêtees lorsque le voyage reprend. Au loisir ostentatoire se combine une exacerbation de la consommation, qui valorisera le noble à son retour: Neri Corsini fait peindre son portrait par le grand portraitiste de cour Hyacinthe Rigaud, achète de la vaisselle précieuse à Paris, des chemises fines dans les «bei magazini d'Amsterdam», sans oublier quelques livres récents pour compléter la bibliothèque familiale<sup>100</sup>.

6. – Au cours de ses mois de voyages et de séjours en ville à travers l'Europe, le jeune noble florentin est rarement isolé. Ses déplacements prennent appui sur un ample réseau de personnes qui l'aident dans sa vie quotidienne, qui

---

<sup>96</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2295, f.98v, lettre à Léopold de Médicis, Vienne, 6 novembre 1666. En passant à Mantoue, Francesco Riccardi fait à nouveau allusion aux opérations de 1629: BNCF, *Nuove accessioni*, 665, 11 mars 1667.

<sup>97</sup> BNCF, ms. *Panciatichi*, 191, p. 1.

<sup>98</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, lettres n. 74, 76.

<sup>99</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, c.169, 19 octobre-2 novembre 1753.

<sup>100</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, lettres n. 53, 54, 73.

l'introduisent auprès des puissants, qui lui facilitent la poursuite de son voyage. Le premier cercle d'intermédiaires est, à l'évidence, constitué par la diaspora italienne, toujours nombreuse à travers l'Europe des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>101</sup>. La noblesse de cour domine à Vienne ou chez les princes allemands, les négociants dans les Provinces-Unies ou en Angleterre. A Londres, où les marchands étrangers sont pourtant peu nombreux, Francesco Riccardi, durant l'hiver 1668-1669, rencontre une dizaine de compatriotes: dès son arrivée, il va voir les négociants florentins de la place, Antinori, Del Rosso, Terriesi et Brunetti, ainsi que les diplomates, comme le résident toscan, Giovanni Salvetti degli Antelminelli, ou Pietro Mocenigo, l'ambassadeur de Venise; certains Italiens sont comme lui de passage, Eneo Piccolomini, de Sienne, et le marquis Guerrieri, de Mantoue; d'autres, enfin, jouent un rôle important dans la société politique anglaise, comme le florentin Bernadino Guasconi, devenu à la Restauration Sir Bernard Gascoigne<sup>102</sup>.

Si les Italiens accueillent dès l'arrivée et assistent les voyageurs au quotidien – comme les nobles toscans présents à Vienne, quand les frères Corsini se présentent – ce ne sont pas eux qu'il importe de gagner, mais plutôt les nobles du pays. Par moment, la rencontre est difficile, pour des raisons parfois accidentelles: «Perchè al nostro arrivo la maggior parte della nobiltà stava in campagna, (...)», expliquent les frères Corsini, non ci fù occasione di fare troppe conoscenze, nè di scegliere quelle che ci fossero più gradite». Mais le constat va au delà, les raisons d'incompatibilité sont plus profondes: la noblesse autrichienne a «un certo contegno grave e altiero», et la sociabilité aristocratique viennoise, dominée par le jeu, ne débouche pas sur la conversation, sur l'échange. «Non è stato possibile in tutto il tempo del nostro soggiorno in questa città di sentir parlar nelle pubbliche conversazioni o d'affari del mondo, o di letteratura, o si stava in silenzio, o si parlava solamente dei vini, dei cavalli e della caccia.» Ce que recherche le voyageur se trouve alors ailleurs, comme chez l'ambassadeur de Naples<sup>103</sup>. La noblesse n'est pas partout aussi fermée. A partir de Londres, les frères Corsini entreprennent un long tour des châteaux des environs, où ils sont fort libéralement accueillis par le *cavaliere* Benfield ou le *cavaliere* Walpole, Lord Leicester, Lord Richfield, ou le duc de Malborough<sup>104</sup>.

---

<sup>101</sup> Sur la présence continue d'une large communauté italienne à Vienne, cfr. J.M. THURIET, *L'immigration italienne dans la Vienne baroque (1620-1750)*, in «Revue d'histoire économique et sociale», LII (1974), pp. 339-349.

<sup>102</sup> W. E. KNOWLES MIDDLETON, *op. cit.*, pp. 193, 199.

<sup>103</sup> F. MORANDINI, *op. cit.*, pp. 124, 134.

<sup>104</sup> AS FI, *Manoscritti*, 684, cc. 164-167, 172-173.

Le but ultime reste bien évidemment d'être accueilli par le souverain. Avant même le départ, des contacts ont souvent été pris: protégé de Léopold de Médicis, Francesco Riccardi emporte, avec les «instructions» du prince, de nombreuses lettres de recommandation pour les cours de l'Italie du Nord, ainsi que pour la France<sup>105</sup>. C'est ainsi que les jeunes Florentins réussissent à être présentés assez facilement aux ministres, mais aussi aux souverains en personne: le duc de Savoie – «S. A. vede volentieri tutti i passagieri», selon le prince Léopold de Médicis – les ducs allemands, le roi d'Angleterre, l'empereur semblent aisément abordables. Cinq jours après son arrivée à Londres, le marquis Riccardi est présenté à la reine d'Angleterre, par l'anglo-florentin Gascoigne puis, le soir même, au duc – le futur Jacques II, frère du roi – et à la duchesse d'York; deux jours plus tard le marquis a l'«onore di baciare la mano al re mentre andava a desinare», et le soir même, il peut s'entretenir longuement avec lui dans la chambre de la reine<sup>106</sup>. En l'absence de toute recommandation, les ambassadeurs en poste, quelque soit leur nationalité, constituent un appui décisif. Aussi, à peine arrivés dans chaque capitale, les frères Corsini visitent-ils les ambassadeurs, à Copenhague, à La Haye, à Londres, à Paris. A Vienne, c'est le nonce apostolique qui leur a obtenu une audience privée auprès de l'Empereur, dont les formalités précises ont été ensuite réglées avec le baron Franz Josef von Toussaint, ministre chargé des affaires de Toscane<sup>107</sup>. Le succès de l'audience dépend en large mesure du statut social et politique du voyageur: que refuser aux neveux d'un pape, fût-il décédé? Il varie aussi selon les traditions propres aux divers états. L'empereur apparaît comme d'accès relativement facile<sup>108</sup>, alors que le roi de France reste plus lointain, tout comme le petit duc de Modène ou le duc de Parme, dans les années 1660.

Il reste toutefois à envisager un problème important. Les contacts établis durant le voyage deviennent-ils, à terme, les points d'ancrage d'un réseau de relations qui permettrait aux anciens voyageurs d'accomplir plus aisément les missions politiques, administratives ou diplomatiques que leur souverain leur confiera? L'étude conduite ici, limitée au moment même du voyage, ne peut apporter que des éléments de réponse très partiels. Rappelons que le voyage s'appuie sur des recommandations données au cours du voyage lui-même. A l'égal des lettres de change, les lettres de recommandation, ou «lettre d'onore»

<sup>105</sup> S. CAMERANI, *op. cit.*, p. 35.

<sup>106</sup> W.E. KNOWLES MIDDLETON, *op. cit.*, pp. 213, 215-216.

<sup>107</sup> F. MORANDINI, *op. cit.*, 125, 127.

<sup>108</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, f.63r, janvier 1635; F. MORANDINI, *op. cit.*, p. 127.

sont en effet un des nerfs du voyage<sup>109</sup>. Elles facilitent la visite d'un lieu, le séjour dans une ville, la traversée d'une région troublée, elles ouvrent les portes des maisons, valent présentation en cour. Elles manifestent les formes de solidarités entre nobles, par delà les frontières des états. Les voyageurs peuvent également recommander à leurs parents et amis un noble dont ils viennent de faire la connaissance. Neri Corsini écrit ainsi à son frère Bartolomeo pour qu'il protège un noble hongrois, un certain comte Tichy, «giovane molto aggiustato e di buonissime maniere», qu'il a connu à Utrecht et à Amsterdam, et qui a l'intention de se rendre à l'académie des nobles de Florence<sup>110</sup>. Au terme d'un séjour, le voyageur compile fréquemment de longues listes de gens «da me conosciuti»<sup>111</sup>, peut-être destinés à devenir la charpente du «carnet d'adresse» du futur homme d'État. Il n'est pas pour l'instant possible de savoir l'usage que, adultes, ils en auront fait.

7. – Ce ne sont pas en effet des Florentins de peu d'importance qui voyagent ainsi à travers l'Europe. Deux Riccardi, cinq Corsini<sup>112</sup>, un, voire plusieurs Salviati, un Capponi, un Ximénès d'Aragona, etc. : voilà bien quelques unes des premières familles de la noblesse florentine des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Elite titrée – ou qui va le devenir<sup>113</sup> –, ce qui limite plus encore le milieu, et le situe dans l'immédiate proximité du pouvoir grand-ducal. Le «grand tour» à la florentine, en ce sens, se distingue des pérégrinations anglaises ou allemandes qui concernent, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, également la petite noblesse d'Empire ou la modeste «gentry» provinciale; il s'apparente au contraire aux voyages des nobles russes qui, en quasi-totalité, proviennent de la haute noblesse de cour<sup>114</sup>.

<sup>109</sup> Pour l'analyse des recommandations de Roberto Pucci, L. THILLARD, *op. cit.*, pp. 172-178.

<sup>110</sup> BIBL. CORS., *Archivio Corsini*, 2484, lettre n. 56, La Haye, 26 mars 1710.

<sup>111</sup> BIBLIOTECA RICCARDIANA, Firenze, ms. 2063, f.48 v.

<sup>112</sup> Je n'ai pas mentionné auparavant Filippo Corsini qui, en tant que «coppiere» du prince Cosimo, l'a accompagné dans ses voyages: BNCF, II, IV, 408, A. LUCATTINI, *Relazione del viaggio in Baviera del marchese Filippo Corsini*; BIBLIOTECA MORENIANA, Firenze, ms. 296.

<sup>113</sup> Par exemple, Orazio Ruberto Puccio Pucci, fils de Giulio Pucci, bailli de Bologne dans l'Ordre de Saint-Étienne, et petit-fils, par sa mère Lucrezia, du sénateur Alessandro Guadagni, devient en 1662 marquis de Barsento et épouse en janvier 1669 Margherita, fille du marquis Cerbone Bourbon del Monte (AS FI, *Deputazione sopra la nobiltà e cittadinanza*, 16, ins. 12); Francesco Guadagni devient en 1659 marquis de San Leolino, L. PASSERINI, *Genealogia e storia della famiglia Guadagni*, Florence, Cellini, 1873, p. 106.

<sup>114</sup> W. BERELOWITZ, *op. cit.*, pp. 193-194.

Au retour, c'est le plus souvent une carrière particulièrement brillante, à la cour, ou dans la haute administration de l'état toscan – les deux positions étant difficilement dissociables –, qui attend les voyageurs. Pour certains, cette carrière a déjà commencé durant le voyage lui-même. Le voyage de Neri Corsini est une véritable prise de contact avec la diplomatie européenne, même s'il n'a aucune charge officielle<sup>115</sup>. Alors qu'il se trouve à Paris, Vincenzo Maria Riccardi est chargé officiellement de se rendre auprès de Georges II d'Angleterre pour le complimenter à la suite de son accession au trône<sup>116</sup>. La carrière des deux Riccardi est particulièrement prestigieuse<sup>117</sup> : Francesco est à plusieurs reprises envoyé en ambassade auprès du pape ou de l'empereur; «cavallerizzo maggiore» puis conseiller d'état (1688), il finit comme «maggior domo maggiore»; son petit-fils, Vincenzo Maria, fait «gentiluomo di camera» en 1728 alors qu'il est encore en voyage, devient sénateur et garde-robe majeur. Filippo Corsini (1647-1705) est nommé conseiller d'État dès 1670 : c'est un proche de Côme III.

L'entrée à la cour suit souvent de très près le retour à Florence: Bartolomeo Corsini (1683-1752) devient «gentiluomo di camera» dès 1705. Rares sont les anciens voyageurs qui ne figurent pas sur les rôles de la cour: Francesco Guadagni est «cameriere» de Ferdinand II<sup>118</sup>, Roberto Pucci est «gentiluomo della camera» de Côme III, alors que son compagnon de voyage, Vieri Guadagni, figure parmi les «gentiluomini trattenuti»<sup>119</sup>. Ils détiennent – nous l'avons vu – les plus importants offices de la cour: Giovan Vincenzo Salviati reçoit la charge de grand-veneur de Gian Gastone, mais son mariage en 1719 avec Anna Maria Boncompagni Ludovisi l'entraîne à Rome, où il séjournera désormais presque en permanence<sup>120</sup>. Bartolomeo Corsini devient garde-robe majeur en 1720, avant d'entrer au service de la Papauté – à la suite de l'exaltation de son oncle au trône de saint Pierre – puis de Don Carlos de Bourbon, futur roi des Deux-Siciles qui le nomme en 1737 vice-roi de Sicile. Son frère Neri (1685-1770) est un diplomate au service du grand-duc; admis à la prélature, il prend la tête de la secrétairerie d'État auprès de son oncle Clément XII.

Parmi les autres courtisans et grands serviteurs du grand-duc, ce qui distingue les anciens «voyageurs» des autres nobles est leurs intérêts intellectuels et culturels, leur participation plus importante à la vie culturelle et artistique de la cité. Vincenzo

<sup>115</sup> M. CAFFIERO, *op. cit.*, p. 651.

<sup>116</sup> AS FI, *Riccardi*, 144, f.13r, 24 mai 1728.

<sup>117</sup> P. MALANIMA, *I Riccardi ... cit.*, pp. 177-178, 206-207.

<sup>118</sup> L. PASSERINI, *op. cit.*, pp. 106-107.

<sup>119</sup> AS FI, *Manoscritti*, 191, cc. 245-253.

<sup>120</sup> P. HURTUBISE, *op. cit.*, pp. 406-407.

Capponi, membre de l'Académie florentine, puis de l'Académie de la Crusca, est un écrivain, et un lecteur d'importance: sa bibliothèque, avec ses quelque 5000 volumes imprimés et 249 manuscrits, constitue l'une des plus importantes de la Florence du XVII<sup>e</sup> siècle, et enrichira, à son décès, la bibliothèque de son gendre, le marquis Riccardi<sup>121</sup>. Francesco Guadagni est un mécène qui protège les artistes, et qui est très lié à Salvator Rosa<sup>122</sup>. Giovan Vincenzo Salviati détient une gigantesque collection de tableaux et de sculptures<sup>123</sup>. Le voyage aurait-il joué un rôle important dans la formation du «goût»? Faisons-en pour l'instant l'hypothèse.

8. – Courtisans, diplomates, conseillers du prince, voilà la carrière, sans aucune doute déjà tracée à l'avance, des quelques nobles florentins qui se sont lancés, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans l'aventure d'un «grand tour». Au delà d'une analyse de la société nobiliaire, et de sa culture, c'est bien l'État, et sa classe politique, qui sont également concernés. L'étude de la formation de la haute noblesse concorde en effet avec les résultats d'un certain nombre de travaux récents, en rupture avec l'historiographie traditionnelle de la Toscane des derniers Médicis. Il n'est plus possible, comme l'a souligné Jean-Claude Waquet<sup>124</sup>, de considérer cet état et sa classe politique, avant l'arrivée des Habsbourg-Lorraine, comme un petit monde décadent et frileux, replié sur lui-même, qui tendrait à maintenir, si ce n'est à renforcer un isolement qui lui serait imposé par sa faiblesse économique et politique. La noblesse florentine des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles participe d'une culture commune en grande partie aux autres noblesses européennes; elle est largement ouverte sur l'espace international, qu'elle s'efforce d'appréhender directement, même si de tels voyages manifestent parfois des choix politiques ou culturels en rupture avec l'environnement le plus immédiat<sup>125</sup>. Cette perception, cette connaissance n'est d'ailleurs point figée: elle évolue au rythme des rapports de force et des

---

<sup>121</sup> A. NERI, *Alcune librerie in Firenze nel Seicento*, in «Rassegna nazionale», V (1883), pp. 533-534; l'inventaire de la bibliothèque se trouve in AS FI, *Mannelli Galilei Riccardi*, 346, n. 22; *I Riccardi a Firenze e in villa ... cit.*, pp. 175-177.

<sup>122</sup> L. PASSERINI, *op. cit.*, p. 107.

<sup>123</sup> P. HURTUBISE, *op. cit.*, pp. 465-468.

<sup>124</sup> J.C. WAQUET, *Le grand-duché de Toscane sous les derniers Médicis*, Rome, École française de Rome, 1990, (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 266) pp. 74-82.

<sup>125</sup> Il faut intégrer les voyages d'éducation dans l'ensemble des grands voyages européens, comme, par exemple, celui de l'abbé Niccolini, dans les années 1746-1749: M. ROSA, *Un "giansenista" difficile nell'Europa del '700: Antonio Niccolini*, in *Studi di Storia medievale e moderna per Ernesto Sestan*, II, *Età moderna*, Florence, Olschki, 1980, pp. 774-781.

nouveaux équilibres politiques d'une Europe qui ne cesse de changer, participant à la vaste circulation, à l'époque de Louis XIV comme à celle des Lumières, des modèles politiques nouveaux qui mettent en question les réalités du moment. Ferdinando Ximénès d'Aragona ne s'efforce-t-il pas, sans succès hélas, de rendre visite à Voltaire, alors que, séjournant à Genève en septembre 1767, il est à deux pas de Ferney? Dès lors, le voyage des Florentins à travers l'Europe, deviendrait-il, comme celui des Français en Italie à partir des années 1730, une des sources du débat politique et constitutionnel<sup>126</sup> ?

---

<sup>126</sup>R. MORTIER, *Les voyageurs français en Italie et le débat sur les institutions au XVIII<sup>e</sup> siècle*, in *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque organisé par l'Université lilloise des lettres, sciences humaines et arts du 16 au 19 octobre 1973*, Villeneuve-d'Ascq, Université de Lille III, 1977, I, pp. 117-136.